

# L'OBSOLESCENCE DU VRAI

*Seb Le Rêveur*



# **L'Obsolescence du Vrai**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La généalogie de la rupture : de l'indice au signal	5
Chapitre 2 : L'ontologie de l'exécution : l'image comme commande	9
Chapitre 3 : La fin du 'Ceci a été' : l'avènement du 'Ceci est attendu'	14
Chapitre 4 : La dictature de l'optimisation visuelle	17
Chapitre 5 : Le réel décevant : l'insignifiance de la matière brute	20
Chapitre 6 : La dilution du référent : l'objet comme encombrement	26
Chapitre 7 : Le prompt comme acte de souveraineté factice	34
Chapitre 8 : La conformité cognitive : l'esthétique du confort	36
Chapitre 9 : Le mensonge comme qualité d'image	39
Chapitre 10 : La neutralisation de l'aléa : l'épuration du vivant	42
Chapitre 11 : L'obsolescence du témoin : la fin de l'autorité oculaire	45
Chapitre 12 : Le narcissisme de l'interface : le monde comme miroir	50
Chapitre 13 : L'économie du signal : la valeur de l'évidence	55
Chapitre 14 : L'accélérateur IA : catalyseur d'un renoncement préexistant	61
Chapitre 15 : La lassitude du vrai : l'exigence de la fiction totale	64
Chapitre 16 : La chirurgie du désir : l'ajustement du monde au prompt	72
Chapitre 17 : Le simulacre souverain : l'indépendance de l'apparence	74
Chapitre 18 : La mutation du désir : de la découverte à la vérification	77
Chapitre 19 : L'atrophie de l'imaginaire : la saturation par le signal	81
Chapitre 20 : Le réel-consommation : l'épuisement de la métaphysique	84

Chapitre 21 : La transparence algorithmique contre l'opacité du vivant	88
Chapitre 22 : Le sujet comme commanditaire : la responsabilité du faux	90
Chapitre 23 : L'ontologie résiduelle : ce qui reste du monde	92
Chapitre 24 : Le triomphe de l'image-signal : une stabilité mortifère	96
Chapitre 25 : Conclusion : le pacte du simulacre	99

# Chapitre 1

## La généalogie de la rupture : de l'indice au signal

L'index de Peirce repose sur une certitude tactile : la lumière n'est pas une simple information, elle est un projectile. Dans l'obscurité saturée d'une chambre noire, l'odeur d'acide acétique pique les narines avec une régularité mécanique pendant que les doigts pincent le bord glacé d'un négatif souple. On sent, sous la pulpe, la gélatine humide qui retient prisonnière l'empreinte physique du monde. Le grain d'argent n'est pas une interprétation ; il est le résidu d'une collision entre les photons et la matière sensible. C'est le règne de l'« ayant-été », une preuve ontologique où l'image et l'objet partagent une même généalogie physique, soudés par le cordon ombilical de la radiation. La main plonge le tirage dans le révélateur. On observe la genèse lente où le hasard des sels d'argent dessine une silhouette qui ne peut pas ne pas avoir existé.

Pourtant, cette adhérence du signe au référent subit une érosion structurelle dès que l'on approche la surface froide du capteur CMOS. Le geste change de nature. Il ne s'agit plus de recueillir une trace, mais de quantifier un signal. Le photophore n'est plus un réceptacle passif, mais une unité de calcul qui traduit l'intensité lumineuse en une suite de potentiels électriques. Dans cette transition, la continuité du monde est brisée au profit d'une discrétisation radicale. L'œil observe la grille sur l'écran, une mosaïque de filtres de Bayer où chaque unité chromatique est le résultat d'une interpolation mathématique. Ici, la lumière n'imprime plus ; elle excite des électrons que l'algorithme doit ensuite trier, lisser et réorganiser selon des modèles de vraisemblance. La sensation du papier cède la place à la froideur du verre de silice.

Le basculement s'opère dans la micro-seconde où le processeur décide de corriger le bruit numérique pour offrir une surface lisse. Ce n'est plus la réalité qui dicte la forme, mais une exigence de lisibilité qui impose sa loi. On ajuste une valeur de

netteté sur une interface logicielle et les contours se durcissent artificiellement. La peau d'un visage perd ses pores et ses micro-reliefs pour devenir une texture optimisée. Le signal remplace l'indice parce qu'il est malléable. Nous ne cherchons plus à attester d'une présence, mais à confirmer une attente esthétique. Le doigt glisse sur le pavé tactile pour saturer les récepteurs neuronaux de l'observateur. L'image devient un artefact pur, une exécution dont la fonction est de supprimer le divorce entre le désir du sujet et la déception structurelle de la matière.

Le regard se fixe sur le pic d'un histogramme, cette montagne de données qui schématise la répartition des luminances. La lumière, jadis sauvage, se trouve domestiquée sous forme de colonnes statistiques. On déplace le pointeur vers la gauche. Sous l'effet de cette commande, les zones brûlées du ciel commencent à se peupler d'une texture artificielle. Le processeur travaille à recréer du détail là où l'objectif n'a capté que du néant. Ce n'est pas une restauration, mais une hallucination calculée : l'algorithme interpole et injecte une vraisemblance là où la réalité avait échoué à s'imprimer.

Une pression sur la touche de raccourci et le cliché original apparaît. Il est terne, marqué par une dérive chromatique verdâtre et un léger flou de bougé. Le retour à la version traitée impose sa clarté chirurgicale. Ce n'est pas seulement une amélioration ; c'est une substitution. On sélectionne l'outil de remplissage génératif. D'un geste circulaire, on entoure une zone d'ombre indistincte à la périphérie du cadre. L'algorithme consulte sa base de données, un catalogue de milliards d'occurrences visuelles, pour décider de ce qui *\*devrait\** se trouver là. Un reflet de fenêtre apparaît, dont les lignes de fuite respectent scrupuleusement la perspective de la scène, bien qu'aucune fenêtre n'ait existé à cet endroit lors de l'exposition.

Le silence de la pièce est désormais total, interrompu seulement par le frottement du poignet contre le néoprène du tapis. On s'arrête pour boire une gorgée d'eau tiède ; le contact du verre contre les lèvres rappelle une matérialité que l'écran s'efforce d'abolir. On zoome à nouveau. À cette échelle, la chair s'efface devant la grille,

révélant la structure granulaire du signal. La brosse virtuelle survole les aspérités du derme avec une précision de scalpel. Chaque impulsion déclenche une interpolation locale. Le logiciel analyse la texture saine pour remplacer le défaut par un échantillon de peau idéal, exempt de l'histoire du corps. La cicatrice n'est plus un souvenir de la chair, mais un bruit que l'on élimine.

L'outil d'accentuation par intelligence artificielle est activé sur l'iris. En une fraction de seconde, le logiciel génère des filaments radiaux et une netteté surnaturelle qui confère au regard une autorité inquiétante. L'œil n'est plus éclairé par le monde, il devient sa propre source de cohérence. Dans la photographie argentique, le grain était le corps même de l'image. Ici, l'absence de grain est la preuve de la domination de l'esprit. Nous cherchons un état où l'image se confond avec la pensée pure, sans le frottement du réel. On active le filtre de réduction de bruit dans les zones de pénombre, transformant les noirs profonds en des aplats de pur néant numérique.

L'image ne contient plus de vide ; elle est saturée de décisions. Elle cesse d'être le témoignage d'un instant pour devenir l'exécution d'un protocole d'optimisation. Peirce voyait dans la photographie un lien physique, ombilical. Ce lien est ici tranché. On ne peut plus dire "ceci a été", on doit admettre que "ceci a été calculé pour paraître être". Cette glissade sémantique n'est pas une fraude, mais une mise en conformité. Le réel est jugé insuffisant, trop terne, trop bruité. Nous produisons une version de la vie exempte de la fatigue du vivant.

Une pression prolongée sur la touche « Entrée » valide l'aplatissement de l'image. Les dizaines de calques se fondent en une seule entité bidimensionnelle. Cette fusion est un acte de scellement : la séparation entre le réel et son optimisation est désormais irréversible. Le « ceci a été » de l'indice s'efface devant le « ceci est requis » du signal. Nos propres yeux, brûlants, se détachent un instant de la surface luminescente pour fixer la pénombre de la pièce. La réalité ambiante, avec ses ombres imprécises et sa poussière sur le bureau, semble soudainement délavée, dépourvue de la densité d'information que nous venons de fabriquer.

Le pointeur survole l'icône de sauvegarde. En enregistrant ce fichier, nous n'agissons pas sur la mémoire, mais sur l'étalon du visible. Le déclic final résonne. Le signal est désormais autonome, prêt à être dupliqué sans jamais s'altérer, tandis que la chair du modèle poursuit sa dégradation biologique quelque part hors cadre. L'image ne témoigne plus de la présence d'un sujet, elle consacre son remplacement. La rupture est consommée. L'indice a péri sous le poids du calcul. Demain, nous ne demanderons plus si une image est vraie, mais si elle est assez performante pour nous épargner la vue du monde.

# Chapitre 2

## L'ontologie de l'exécution : l'image comme commande

La surface de verre noir, parfaitement plane, reflète l'éclat froid des néons sans en altérer la géométrie. Une phalange s'approche de la dalle sensitive dans un mouvement lent. À cet instant, l'écran n'est qu'un vide, une absence de signal qui attend d'être saturée par une volonté. La pulpe du doigt entre en contact avec la matière froide. Une légère pression suffit à briser l'inertie. Sous le derme, le glissement est fluide, sans grain, sans impureté. Le processeur s'éveille avec un sifflement si ténu qu'il se confond avec le silence.

Le premier signal apparaît. Ce n'est pas encore une forme, mais une vibration de la lumière, un fourmillement de pixels s'organisant selon une logique de probabilité. L'œil suit cette genèse avec une passivité totale. Nous ne contemplons pas le monde ; nous surveillons le déploiement d'une instruction. La rétine capte l'ajustement des contrastes et le calcul des ombres qui s'agglomèrent pour simuler une profondeur. L'image ne cherche pas à capturer la lumière du jour. Elle la reconstruit pour qu'elle soit plus lisible, plus conforme à notre désir cognitif. La réalité brute, imprévisible et défectueuse, est évacuée au profit d'une clarté souveraine.

Un paysage urbain après la pluie se précise. Ce n'est pas l'humidité réelle qui émerge, mais son concept optimisé pour la consommation visuelle. L'éclat de l'eau sur l'asphalte possède une brillance que la physique ne saurait garantir. D'un geste latéral, nous déplaçons la glissière virtuelle. Les bleus s'approfondissent. Cette réactivité crée une illusion de maîtrise qui masque l'effacement du référent. L'image ne reflète rien ; elle conclut une requête. Nous pilotons une ontologie de service où l'existence d'une chose est subordonnée à son efficacité spectaculaire.

Une chaleur commence à émaner du châssis, signe physique de la dépense nécessaire à cette production du faux. Dans la pièce, l'air se raréfie. Sur le rebord de la fenêtre réelle, une mouche morte gît dans la poussière, immobile et grise, un détail que le logiciel n'aurait jamais pris la peine de calculer. Cette présence inutile souligne la perfection du signal à l'écran : le grain d'un tissu, le frémissement d'une flaque sous un vent qui n'existe pas. Ces éléments ne sont pas des preuves de présence, mais des variables d'ajustement. Le monde physique, au-delà de la vitre, paraît soudainement délavé et inutilement complexe face à cette netteté obtenue par simple contact.

L'image est désormais stable. Elle vibre d'une latence prête à être réactivée. Nous maintenons la main au-dessus de la surface, sentant l'électricité statique picoter l'extrémité des doigts. Ce n'est pas la fin d'un processus, mais le maintien d'un état de commande permanent. Le silence revient, troublé par le battement de nos propres paupières. L'image nous regarde autant que nous la regardons ; elle est un capteur de notre consentement. Elle attend le prochain raffinement qui nous éloignera de la nécessité du réel.

Sous la pulpe du doigt, une vibration haptique confirme la prise en compte du mouvement. À l'écran, le faisceau d'une lanterne se fragmente. Nous ne déplaçons pas seulement des points lumineux, nous réorganisons la distribution photonique d'une scène qui n'a jamais connu l'obscurité. L'ombre portée sur le pavé ne suit plus les lois de l'optique ; elle s'ajuste pour magnifier le reflet d'une enseigne dont le rouge sature l'espace sans déborder sur les textures adjacentes. Ici, la lumière n'éclaire pas. Elle désigne.

Le ventilateur de l'unité centrale monte d'un octave, signalant l'intensification du calcul. Nos mains sont blafardes sous l'éclat du moniteur, comparées à la carnation du passant généré qui traverse la rue virtuelle. Sa peau possède une translucidité parfaite, une diffusion de la lumière calibrée pour suggérer une vitalité supérieure à la nôtre. Le grain de son épiderme est une itération statistique du « pore idéal ». En pinçant deux doigts sur la surface froide, nous opérons un agrandissement massif. Le temps

se dilate. Ce que nous découvrons n'est pas la granularité d'un capteur, mais une netteté réursive qui s'auto-entretient.

Un glissement du poignet modifie l'angle de vue, révélant un ciel de traîne aux nuages baroques. Ce ne sont pas des cumulus nés de la condensation, mais des architectures de données conçues pour susciter une mélancolie de commande, prévisible et sans risque. L'odeur de l'ozone et du plastique chauffé valide paradoxalement la puissance de l'illusion. Le monde extérieur, visible par l'entrebâillement des rideaux, semble frappé d'une obsolescence esthétique. Trop lent. Trop muet. Ici, chaque élément répond. L'asphalte devient une laque noire où la ville se dédouble avec une autorité qui rend la distinction entre l'objet et son reflet techniquement non avenue.

D'une pression glissée, nous forçons le moteur de rendu à recalculer la micro-géométrie d'une benne métallique. L'acier se couvre de griffures simulées, d'une érosion calculée pour satisfaire notre besoin de texture. Ce n'est pas de la rouille, mais une information de rouille. Le pixel modifie sa valeur pour exécuter une instruction de réalisme. La main, crispée, ressent une fatigue sourde dans les tendons, une douleur authentique qui s'oppose à la malléabilité infinie du plan de travail. La cornée est sèche. L'esthétique se dissout dans l'ergonomie visuelle.

Nous activons l'occlusion ambiante. Dans les interstices des briques, une obscurité dense vient se loger. Elle ne résulte pas de l'absence de lumière, mais d'un algorithme de proximité. La brique n'est plus un volume, elle est une intention de poids. En approchant le visage du moniteur, nous sentons la chaleur électrostatique irradier sur nos joues. L'ombre de notre propre corps sur le mur de la pièce est désespérément pauvre, diffuse, non optimisée. Dans le monde physique, l'ombre est un déchet de la lumière ; ici, elle est une plus-value.

Un clic sur l'aberration chromatique introduit une légère frange de couleur sur les bords des objets. Nous imitons les défauts des anciennes optiques pour rassurer notre

cognition, pour ancrer cette perfection numérique dans un passé matériel liquidé. Le pouce frotte nerveusement le bord de la table dont le vernis s'écaille réellement, mais ce détail concret nous paraît étranger. Nous préférons l'erreur simulée à l'erreur subie. Chaque micro-ajustement est une défaite de l'ontologie classique : la vérité n'est plus un critère, remplacée par l'efficacité du signal sensoriel.

L'index isole une parcelle de chair virtuelle. En augmentant la pénétration lumineuse, nous observons le rouge du sang filtrer à travers les lobes des oreilles. Ce n'est pas de la vie qui s'infuse, c'est un coefficient de réfraction appliqué à un volume creux. Le derme ne frissonne pas ; il exécute une fonction de transparence. Nos propres phalanges restent lividement blanches contre le plastique. La peau réelle nous semble soudainement défectueuse.

Le levier de la profondeur de champ s'anime. L'arrière-plan sombre dans un flou gaussien, une dilution du référent qui transforme le chaos en une nappe apaisante. Le bokeh devient un outil de coercition attentionnelle. Nous ne supprimons pas le monde, nous le rendons inoffensif. Dans la pièce, le désordre des câbles et les tasses vides s'imposent avec une netteté agressive. Cette persistance du réel brut provoque une crispation des vertèbres. Nous isolons le sujet central pour nous enfermer dans cette bulle de contrôle, ignorant la raideur de la nuque.

Une latence de quelques millisecondes rappelle la finitude du matériel. Le processeur sature. Cette suspension n'est pas un repos, mais une friction entre la pensée et le calcul. Nous passons la langue sur nos lèvres sèches, goûtant le sel d'une déshydratation ignorée. L'image se résout par petits blocs, des carrés de pixels qui s'affinent comme une pensée qui se précise. Chaque carré est une instruction validée. Le réel continue de se dégrader selon les lois de l'entropie, tandis qu'ici, l'entropie est une variable ajustable.

Pivotant la caméra, nous inspectons l'envers du décor. Derrière la façade de briques, il n'y a que le vide. Cette vacuité est l'économie même de l'exécution : ce qui n'est pas

vu ne doit pas être calculé. Nous appliquons un grain argentique pour texturer ce néant, pour donner à l'absence une patine historique. Chaque impulsion électrique est une victoire sur l'imprévisibilité de la matière. La lumière bleue s'imprime sur nos rétines. Nous sommes l'opérateur d'un monde qui ne demande pas à être compris, mais à être rendu.

L'index se repositionne sur la molette, sentant le relief cranté du caoutchouc. Nous ajustons la diffusion de surface. L'objet perd sa rigidité minérale pour acquérir une vulnérabilité apparente, une équation résolue en soixante images par seconde. La rougeur diffuse imite la circulation là où n'existent que des coordonnées.

L'image-signal n'informe plus sur la matière ; elle sature nos récepteurs par une simulation de vie plus lisible que le vivant lui-même.

Il serait erroné de percevoir cette substitution comme une tromperie. Nous sommes les commanditaires de cette érosion. Le doute métaphysique n'est pas une défaillance, mais un bruit résiduel que nous gommons activement. L'image ne nous ment pas ; elle nous obéit. La rugosité de l'être est remplacée par la fluidité de la donnée. En validant le rendu final, nous scellons le divorce. L'image s'affiche, dénuée de tout grain aléatoire, d'une netteté qui défie la physiologie. Elle n'attend plus d'être regardée, elle attend d'être exécutée par le réseau nerveux comme une vérité de substitution.

Alors que l'écran s'éteint, laissant place au reflet noir de notre propre visage, une question subsiste. Si l'image est une commande, qui manipule l'opérateur une fois que la simulation est devenue le seul espace de commande possible ? Ici, dans l'ombre de la station de travail, commence l'architecture de notre propre obsolescence.

# Chapitre 3

## La fin du 'Ceci a été' : l'avènement du 'Ceci est attendu'

Un sifflement de hautes fréquences sature la pièce, une rumeur électrique émanant des serveurs dissimulés sous le plancher. L'index glisse sur la console de verre. Sous la pulpe du doigt, la résistance du revêtement oléophobe est presque imperceptible. À l'écran, une place publique s'étire au crépuscule. L'image possède une netteté qui excède les capacités de l'œil humain. Les aspérités des pavés, l'ombre d'un passant, le grain d'une veste en lin : rien de tout cela ne provient d'un photon ayant frappé un capteur. C'est un calcul probabiliste, une architecture de pixels visant la lisibilité totale.

Le doigt déplace le curseur. Le ciel subit une mutation chromatique : le bleu se sature, l'orangé s'harmonise selon une suite mathématique parfaite. Plus qu'une retouche, le geste agit comme une éviction. La réalité, dans sa maladresse structurelle, ne satisfait plus les exigences de l'appareil cognitif. Autrefois, l'image témoignait d'un instant révolu, d'un accident du temps. Ici, l'accident est une erreur logicielle que l'on rectifie d'une simple pression haptique.

Le regard se fixe sur le visage du passant généré. Ses pores sont visibles, ses rides dessinent une topographie de la fatigue, mais cette usure est une texture sélectionnée dans une bibliothèque de signes. Une légère sécheresse oculaire s'installe, vestige des longues sessions de monitoring. On ajuste le paramètre de « brillance » dans le coin interne de l'œil. L'humidité de la caroncule augmente de 12 %. Cette tristesse simulée possède une fluidité que le vivant, encombré de muscles fatigués et d'émotions contradictoires, ne peut offrir. La vérité de l'image ne réside plus dans sa généalogie, mais dans sa conformité au modèle idéal stocké dans nos réseaux neuronaux.

Une lueur grise filtre par l'interstice des volets clos et vient frapper le bord du clavier, révélant une fine couche de poussière. Ce sédiment du temps réel rappelle l'inertie du monde physique, là-bas, derrière la vitre, où la lumière décline de manière aléatoire, parasitée par la pollution. On éprouve une raideur à la base du crâne. Un reste de café froid, oublié dans une tasse ébréchée, laisse un goût d'amertume sur la langue — une sensation âpre, impossible à paramétrer.

Le travail de sculpture reprend. Un mouvement de molette injecte une veine temporale sur le front de la figure, puis on règle la diffusion de la lumière sous l'épiderme. Le lobe de l'oreille s'illumine d'une transparence rosée, simulant un flux sanguin. C'est une chirurgie de l'idéal. L'appareil ne capture plus le temps, il le synthétise selon une courbe d'optimisation du désir.

Le curseur survole désormais la commissure des lèvres. Une pression de quelques milligrammes suffit à réordonner la physique de la scène. On active le mode « Capture Micro-Détaillée » pour isoler une mèche de cheveux. Une valeur de 0,14 sur l'échelle de turbulence suffit à simuler la vraisemblance. Trop d'ordre dénoncerait l'abstraction ; trop de désordre réintroduirait la contingence que l'on cherche précisément à fuir.

L'image est devenue un environnement pré-digéré, une extension prothétique du système nerveux. On clique sur le bouton d'exportation. *\*Réalité\_Optimisée\_01.tiff\**. Le fichier est libéré dans le réseau. Il agira comme un étalon de mesure pour toutes les rencontres à venir.

En quittant la station de travail, les muscles du dos craquent sous l'effort de la décompression. Le regard se pose enfin sur la rue en contrebas. Les passants, avec leurs teints cireux, leurs démarches asymétriques et leurs peaux ternes, paraissent soudain d'une insupportable pauvreté technique. Ils ne sont que les ébauches d'un monde qui n'a pas encore reçu sa mise à jour définitive. La transition est achevée : désormais, la perception précédera la rencontre, et l'on ne reconnaîtra plus que ce que

l'on a déjà, virtuellement, validé.

# Chapitre 4

## La dictature de l'optimisation visuelle

L'extrémité du doigt s'immobilise sur la surface de silice ionisée. Sous le derme, la pression active une série de capteurs capacitifs traduisent l'intention biologique en commande binaire. Le contact est froid, d'une régularité minérale absente du vivant. À travers cette interface, l'œil ne cherche plus une présence physique, mais une conformité spectrale. Sur le rectangle rétroéclairé, une forêt boréale s'affiche au petit jour. La lumière y possède une cohérence impossible, exempte de toute aberration chromatique ou de ce grain de poussière qui, dans le monde physique, parasite toujours la réfraction. Chaque pixel travaille à l'abolition du bruit.

Le regard dévie vers la fenêtre latérale. Dehors, l'après-midi décline de manière désordonnée. Les ombres sont floues, presque sales. La réalité brute présente un déficit flagrant de contraste, une saturation décevante. Pour l'observateur contemporain, cette scène n'est plus le référent, mais une version archaïque, non optimisée, d'un signal visuel. Une fatigue cognitive s'installe devant cette absence de post-production immédiate : l'arbre réel est encombré de branches cassées qui rompent l'équilibre de la composition. Le réel est devenu une donnée brute, indigeste. On remarque alors une tache de café sur le rebord du bureau, une auréole sombre qui altère la couleur du bois. Ce dépôt est une insulte à l'économie visuelle du support. C'est un signal entropique, une dégradation passive qui ne porte aucune information utile.

L'image numérique, sous le pouce, exécute un programme de satisfaction rétinienne. Elle n'est pas le vestige d'un moment capturé — ce « ceci a été » qui liait autrefois la photographie à la vérité du temps — mais l'aboutissement d'un « ceci est attendu ». Le système nerveux préfère cette clarté artificielle car elle réduit le coût métabolique

de l'interprétation. En éliminant les scories du hasard, l'artifice propose une fluidité que la matière, par sa résistance et son usure, est incapable de fournir. Nous ne voulons plus voir l'objet. Nous voulons consommer la fréquence de sa perfection. La main glisse, déplaçant des gigaoctets de paysages parfaits, tandis que derrière la vitre, le véritable horizon continue de s'effacer dans une indifférence grise.

Une douleur sourde s'installe à la base de la nuque. C'est le rappel de la structure squelettique qui s'affaisse sous le poids de la tête inclinée. Les vertèbres cervicales subissent une contrainte mécanique réelle, tandis que l'esprit s'évade dans une architecture où la masse n'existe pas. Ce décalage crée une dissociation. Le corps est devenu un obstacle, un support encombrant dont les besoins — clignotement des paupières, hydratation des tissus — parasitent la pureté de la consommation visuelle. On tente de redresser le buste, mais le mouvement est maladroit ; il rompt l'alignement parfait entre la rétine et la source de luminance. On revient à la posture initiale. La vision préfère ce qui est éclairé par l'intérieur à ce qui est éclairé par l'extérieur. L'objet auto-lumineux possède une autorité que l'objet opaque ne peut plus revendiquer.

L'index ajuste un curseur de densité. À l'écran, une brume se déploie selon un algorithme de diffusion chirurgical. Elle s'enroule autour de troncs de cyprès virtuels sans jamais déborder sur la texture de l'écorce. Ce n'est pas l'humidité aléatoire d'un matin forestier, mais une brume de conception, calibrée pour maximiser la profondeur de champ. On plisse les paupières. Le système ne commet aucune erreur de perspective. On sent la chaleur résiduelle de l'appareil contre la paume, sous-produit d'un calcul binaire s'exécutant à des vitesses inaccessibles à la pensée. Le contraste est brutal entre la lenteur de la respiration et la fulgurance des transitions sous le doigt.

La fatigue visuelle pique les glandes lacrymales. Pourtant, on augmente la luminosité de 5 %. L'image devient une agression sublime, un bombardement de photons qui sature les récepteurs. Le monde extérieur n'est plus qu'une zone de non-existence, un

résidu matériel mal éclairé. La forêt réelle est une erreur de conception : trop sombre, trop irrégulière. Ici, chaque pixel vibre d'une intentionnalité pure. Le doigt hésite au-dessus du bouton de mise en veille. Le retour à l'obscurité banale de la pièce est une perspective insupportable. L'optimisation n'est plus un outil, mais un filtre obligatoire. La validité de l'existence ne se mesure plus à la profondeur de l'expérience, mais à la résolution de sa représentation. Le signal a gagné par consentement technique. Il ne reste qu'à attendre l'effacement définitif du reste.

# Chapitre 5

## Le réel décevant : l'insignifiance de la matière brute

La main s'immobilise sur le granit froid. Sous le cône de lumière de la suspension, une pomme reinette attend. Les doigts enserrent la sphère. C'est une forme imparfaite. La pulpe du pouce rencontre une zone molle, un enfoncement que l'œil n'avait pas vu mais que le tact dénonce aussitôt. Sous la pression, la peau se ride en sillons minuscules. La chair dessous est devenue une bouillie brune, oxydée. Ce contact avec la dégradation organique dérange. La chose est indisciplinée. Elle pourrait sans égard pour l'ordre de la cuisine.

L'œil parcourt les aspérités, les cicatrices d'insectes, la poussière grise déposée près de la tige. Chaque détail est une friction. Chaque irrégularité encombre la vue. Dans l'esprit, une pomme devrait être une idée géométrique, une courbe saturée et lisse. La réalité brute, elle, s'obstine à n'être qu'un agglomérat de cellules en décomposition. C'est une gêne. On ne regarde plus le fruit pour se nourrir, on le juge parce qu'il échoue à égaler son double numérique. Sur l'écran, la brillance ne flétrit jamais. Elle déclenche la dopamine sans le risque du goût de terre.

Un mouvement sec soulève le fruit. Le poids est asymétrique, le centre de gravité décalé. Cette imprécision physique ressemble à une erreur de calcul. Une mouche drosophile, minuscule point noir, décrit un cercle nerveux autour de la lampe avant de se poser sur la meurtrissure du fruit. Ce parasite est un bruit inutile dans l'air. L'odeur de sucre fermenté envahit les sinus. C'est trop dense, trop complexe. Cette odeur est le résidu d'un monde qui n'a pas encore été filtré.

Le regard quitte l'objet pour fixer le reflet de la lampe sur la peau cireuse. L'éclat est flou, « sale », sans la clarté des rendus de synthèse. Le réel n'est plus la référence ; il

est un brouillon défaillant. On exige désormais que le monde s'excuse de ne pas être aussi fluide que l'image. La pomme, avec sa pesanteur médiocre, devient l'indice d'une réalité qu'il faut corriger. La main serre. Les articulations blanchissent. Un craquement léger annonce l'effondrement. La vérité physique est un encombrement.

Le pouce s'enfonce. La peau cède. Un liquide trouble perle à la lisière de l'ongle. Ce n'est pas un jus pur, mais une suspension désordonnée de sucres et de débris cellulaires. La viscosité sur la peau provoque un recul immédiat. Le liquide coule, suit les lignes de l'empreinte digitale, ignore la géométrie. Le fluide est indocile. Il tache, il colle. Chaque goutte qui s'écrase sur le sol est une perte d'information que l'esprit peine à intégrer. La matière est envahissante.

La déchirure des fibres produit un crissement mou. C'est le bruit de tissus gorgés d'eau qui s'affaissent. Ce son n'a rien d'harmonique ; il est saturé de fréquences parasites. Dans le silence de la pièce, cette présence acoustique est de trop. La chair de la pomme n'était qu'un vide structuré par des cloisons de cellulose. Son effondrement ne produit qu'une bouillie sans syntaxe.

La paume est recouverte d'un film luisant qui brunit au contact de l'air. Tandis que l'image d'un fruit peut maintenir sa saturation indéfiniment, la chair entame sa déchéance dès qu'on la touche. L'œil fixe les vaisseaux jaunâtres et les pépins sombres. Rien n'est centré. Rien n'est symétrique. L'objet physique est une itération ratée. Porter cette imperfection est une charge. Il faudra laver cette main poisseuse, évacuer cette carcasse. La réalité exige un entretien que le virtuel ignore.

Les doigts se desserrent. La peau adhère brièvement à la chair avant de s'en détacher avec un bruit de succion. Ce lien colle. Les nerfs envoient un signal de froid humide. La pomme n'est plus un aliment, c'est un déchet. Le regard cherche déjà la surface plane d'une interface, là où le monde retrouve sa fluidité, là où l'image ne risque plus de pourrir entre les doigts.

L'avant-bras déplace la main vers la poubelle. Il faut une coordination précise pour éviter que le suc oxydé ne souille le plan de travail. La carcasse bascule dans le noir. Le choc produit un son mat. Un impact sans résonance. L'objet disparaît, mais il laisse une empreinte sur l'épiderme.

Le contact des talons sur le carrelage transmet une vibration sèche jusqu'au crâne. C'est une information haptique brutale. Au point d'eau, les doigts saisissent le levier métallique. La valve résiste, puis cède. Le jet est instable. L'eau n'est pas un flux lisse ; elle crée des éclaboussures aléatoires sur la céramique.

La main est introduite sous le jet. Le froid rétracte les pores. Il faut frotter pour dissoudre la pellicule de sucre. La sensation est désagréable, une glisse gommeuse. Ce nettoyage est une taxe prélevée par la biologie. La matière doit être lavée, là où l'image se contente d'être. L'odeur de la pomme s'évapore. Ce n'est plus un arôme, mais un signal chimique qui s'atténue.

L'eau s'engouffre dans la bonde avec une succion irrégulière. Elle entraîne les fragments bruns. Mais il reste toujours une trace, un grain qui résiste et qu'il faut pousser du doigt. La réalité est cette traîne qui alourdit tout. Le distributeur de savon émet un bruit de pompe miniature. C'est rassurant. Le gel est blanc, opalescent. Son odeur est une synthèse stable de fleurs qui n'ont jamais connu la terre. On émulsionne. La mousse est d'une uniformité géométrique presque parfaite. Elle masque l'irrégularité de la peau. On recouvre la vérité de la chair par une couche de rationalité.

Le rinçage exige des torsions répétées. L'eau finit par emporter les derniers vestiges du gel. L'épiderme est nu, exposé à l'air dont la température agresse. La main saisit la serviette. Le textile est durci par les lavages. La friction est abrasive, elle rosit la surface des mains. L'eau ne disparaît pas ; elle est transférée. La serviette devient lourde et tiède. C'est l'échec du physique : chaque entretien génère sa propre dégradation. Pour sécher, il faut mouiller. Ce monde ne connaît pas la fonction

"reset".

Le visage se lève vers le miroir. La vitre a des piqûres, une distorsion chromatique. Le reflet est une donnée brute. Pores dilatés, taches, ridules. Cette image est décevante. Elle manque d'optimisation. C'est une accumulation de cellules en état de sénescence, soumises à la gravité. Face à ce signal analogique de faible qualité, le besoin de correction devient logique. Le visage physique n'est qu'une infrastructure obsolète. On le tolère en attendant de projeter sur les écrans une version plus propre. Le regard ne cherche plus la vérité, il dresse la liste des réparations.

L'index presse un flacon de polymère. Le plastique craque. Une dose de fluide visqueux s'accumule dans la paume. La texture est d'une blancheur contrôlée. C'est une matière passive. On applique cette strate sur l'épiderme pour combler les trous. Les doigts répartissent la substance par effleurements concentriques. À mesure que l'on frotte, la structure du fluide s'insinue dans les creux de la peau. On crée une interface artificielle. On ne soigne pas un corps ; on prépare un support de projection.

La substance pénètre. Elle laisse une odeur de synthèse florale qui signale l'absence de décomposition. Ce recouvrement reconnaît l'obsolescence de la chair. Il faut neutraliser le bruit biologique — les rougeurs, les pores — pour transformer le visage en surface prédictive. Le corps est traité comme une machine inefficace que l'on sature d'additifs. La peau se rétracte sous l'effet des agents tenseurs. C'est une constriction, mais on la vit comme une amélioration. La peau ne respire plus, elle obéit à une géométrie. Le flacon retrouve la tablette avec un choc sourd.

Dans le miroir, les zones d'ombre n'ont pas disparu, mais elles sont recouvertes d'un film qui en atténue la profondeur. C'est la première étape de l'effacement. Sous le néon, le derme est encore une suite d'accidents. L'index presse l'os de la pommette. La résistance élastique de la chair est un résidu d'imprévisibilité. Un applicateur en mousse entre en scène. Il est saturé de pigments minéraux. Le geste est millimétré. Il faut occulter les capillaires sanguins. Cette rougeur est un bruit qu'il faut filtrer.

L'applicateur tapote la peau. Des chocs mous pour écraser le dioxyde de titane. On estompe les bords vers le cou pour que la limite entre l'organique et le synthétique disparaisse. La peau perd sa fonction sensorielle. Elle devient un écran. La chaleur provoque une micro-exsudation, mais les poudres absorbent tout aussitôt. Le visage se fige dans une matité absolue.

Le bouchon du flacon se visse dans un silence blanc. La lumière rebondit sur la surface lissée, créant cette illusion de perfection bidimensionnelle. La matière brute est mise sous séquestre. Ce n'est pas une dissimulation, c'est une normalisation. Le réel est réduit à un substrat passif. L'humidité de l'haleine fait un voile sur le miroir. On attend qu'il s'efface. Seule la netteté compte.

Un pinceau à virole d'acier dépose maintenant une terre d'ombre le long de la crête orbitale. Le frottement est sec. Ce n'est pas une parure, c'est une réingénierie. On crée une ombre là où la lumière échouait à sculpter un relief conforme. Le relief naturel est un accident ; l'ombre appliquée est une décision. Le pigment colmate les dernières brèches de l'irrégularité. La paupière est un défi : elle bouge, elle est humide. Elle refuse la pétrification. On applique une base fixatrice pour coller la chair au minéral.

L'œil lui-même est un obstacle. Sa brillance vitreuse et ses saccades introduisent du désordre. On encercle cet îlot humide d'un trait de carbone pur. Le khôl délimite la frontière entre le visage-interface et l'appareil visuel. La pointe presse la muqueuse. Le réflexe de rétraction est maîtrisé. Ce trait noir absorbe la lumière. La définition augmente. Le regard devient un point focal sans profondeur.

Un recul. L'équilibre est bon. Les asymétries ont disparu sous les données chromatiques. Le visage ne pèse plus. Pourtant, sous cette enveloppe de silice, la cage thoracique se soulève. C'est une scorie. Ce mouvement introduit une instabilité dans un espace qui se veut fixe. La matière brute s'obstine à exister au-delà de sa représentation. C'est un déchet métabolique. Le simulacre est fini, mais le corps trahit

déjà le signal. On pose le pinceau sur le marbre. L'obstacle n'est plus l'outil. C'est l'organisme qui le tient.

# Chapitre 6

## La dilution du référent : l'objet comme encombrement

Le capteur balaie la surface du prototype, un globe de terre brute dont les irrégularités accrochent la lumière froide du laboratoire. Sous la lentille macroscopique, chaque pore de ce limon cuit devient une faille, un accident géologique qui ralentit la lecture. L'index glisse sur la paroi rugueuse, percevant une fraîcheur résiduelle, une inertie thermique propre aux matières denses. Cette épaisseur constitue le premier obstacle ; elle impose une présence physique, une résistance à l'immédiateté de la saisie. De la poussière microscopique s'est logée dans une strie de la base. Elle n'est plus une information, mais un bruit de fond, une scorie de l'existence temporelle de l'objet.

À quelques centimètres de la main, l'écran de contrôle traduit cette présence en un nuage de points d'une précision chirurgicale. Là s'opère la première mutation. La thèse de l'objet comme preuve se heurte déjà à l'exigence de clarté. Sur le moniteur, la rugosité persiste, mais elle est devenue une valeur mathématique, une coordonnée Z que l'on lisse d'un mouvement machinal. La molette de réglage pivote sous les doigts. Le moteur du plateau rotatif émet un sifflement de haute fréquence tandis que la forme pivote de quelques degrés. Ce mouvement mécanique décompose la continuité du réel en une série de captures discrètes. Chaque déclic de l'obturateur électronique est une ponction : nous extrayons la structure en négligeant le poids, nous isolons la texture en évacuant la masse.

Pourtant, cette fidélité initiale importune. L'image brute déçoit par les traces de la maladresse du potier — une légère asymétrie qui choque l'œil habitué à la perfection des primitives géométriques. Le réel, dans sa nudité non transformée, est un encombrement cognitif. Il exige un effort d'interprétation, une tolérance à l'imparfait que l'économie du flux ne peut plus se permettre. Le filtre de débruitage s'active.

Sous l'action de l'algorithme, les micro-ombres créées par la poussière disparaissent. La surface se tend. Le grain de la terre est remplacé par un attribut de matière optimisé, dont le coefficient de réflexion est calculé pour maximiser la lisibilité. La main lâche la molette physique pour se poser sur le pavé tactile. Le contact change : le verre dépoli est plus fluide que la terre cuite, plus conforme au processus engagé. Nous ne touchons plus l'original, nous manipulons son spectre. En augmentant le contraste des arêtes sur le modèle numérique, nous rendons l'objet plus « vrai » que celui posé sur le socle. Ce dernier semble soudain terne, s'effaçant derrière la luminescence de sa représentation. La transition est psychique avant d'être technique. Un soulagement naît à voir la forme se débarrasser de ses contingences pour devenir une donnée pure. L'adhérence du monde s'évanouit dans la vélocité du calcul.

L'ajustement continue par petites touches. Nous modifions l'incidence de la source lumineuse virtuelle. Le curseur se déplace avec une résistance simulée, créant une ombre portée d'une douceur mathématique sur le plan de travail numérique. Dans le monde physique, une mouche vient se poser sur le globe de boue séchée. Ce mouvement imprévu, cette intrusion de la vie biologique, est immédiatement perçu comme une erreur système. Elle ne fait pas partie du projet. Nous ne cherchons pas à capturer le monde tel qu'il survient, mais tel qu'il doit être consommé. Le geste de la main qui chasse l'insecte est brusque, presque un réflexe de défense contre la contamination du réel. Le silence revient dans le laboratoire, ponctué seulement par le ronronnement régulier de l'unité centrale. Nous ne regardons plus le socle. Il est devenu un support inutile, une entrave à la vision. L'objet physique n'est plus que le cadavre d'un processus dont l'image est la seule résurrection acceptable. Chaque pixel ajouté est un atome retranché à notre intérêt pour le tangible.

L'index se déplace sur la surface de verre, provoquant une translation du curseur sur la grille orthonormée. Nous sélectionnons la zone équatoriale du volume virtuel pour en analyser le relief. Là où la matière présente des irrégularités chaotiques, le logiciel propose une réduction géométrique. Sous l'effet de l'outil de lissage, les crêtes trop abruptes s'affaissent. La peau du modèle perd sa rugosité accidentelle pour acquérir

une granularité contrôlée. Cette rectification n'est pas une simple correction esthétique ; elle constitue une réécriture ontologique. L'entropie est supprimée. L'objet ne subit plus le temps, il est figé dans une itération de perfection qui rend sa manipulation fluide, sans l'accroche désagréable de la terre réelle sous l'ongle.

L'air dans la pièce s'est réchauffé. Le ventilateur de la station de travail accélère, expulsant un flux thermique constant contre nos jambes. Ce souffle tiède est l'unique rappel de la dépense énergétique nécessaire à la dématérialisation. Sur le plateau de bois, l'original semble se rétracter. L'humidité s'en échappe, provoquant une micro-fissure presque invisible près de la base. Ce signe de défaillance structurelle renforce notre détachement. Le limon est instable, soumis à la gravité, à l'évaporation, à la poussière qui s'accumule déjà dans ses pores. À l'inverse, le modèle à l'écran demeure immuable. Nous activons maintenant les paramètres de profondeur organique. La lumière simulée pénètre virtuellement la couche superficielle du volume, simulant une vibration interne que la terre réelle, trop opaque, refuse d'offrir. Nous produisons une sensation de vie plus convaincante que le vivant.

Le curseur glisse vers la palette des matériaux. Le geste est précis, millimétré. Une légère pression sur le pavé tactile fait varier les valeurs de spécularité. Immédiatement, le reflet sur la forme numérique s'adoucit, s'étalant avec une progressivité que la physique optique ne permettrait pas ici. Nous avons désormais le pouvoir de dissocier l'apparence de la substance. Le volume ressemble à de la terre, mais possède la docilité du code. Dans le silence, le clic mécanique du clavier ponctue la validation des coordonnées. Chaque pression sur la touche Entrée agit comme un couperet : nous entérinons la supériorité de l'abstraction sur le référent. L'odeur de terre mouillée, qui flottait encore faiblement, est devenue une nuisance olfactive, un résidu inutile. Nous nous redressons sur le siège ergonomique, dont le tissu synthétique crisse, pour mieux englober du regard la totalité de la scène. L'objet sur le socle n'est plus qu'une masse d'ombre, un encombrement spatial que nous devons bientôt évacuer pour faire place nette à la pureté du bureau.

Nous tendons la main vers le plateau, mais l'index s'arrête à quelques millimètres de la surface poreuse. La peau perçoit la fraîcheur de la matière, un signal thermique primitif qui s'oppose à la neutralité du plastique sous notre paume gauche. Le contact avec l'objet réel impliquerait une contamination : des résidus minéraux se logeraient dans les sillons de l'épiderme, brisant la continuité stérile de l'interface. Nous préférons le glissement sans friction du curseur. Sous l'action de la souris, nous sélectionnons la fissure qui vient de poindre sur l'original. Un maillage de lignes turquoise enveloppe la faille, la transformant en vecteurs modifiables. Ce qui était une rupture accidentelle devient une coordonnée spatiale. Nous ne réparons pas l'objet ; nous extrayons sa défaillance pour la convertir en une information sémantique contrôlée, un attribut de « réalisme » que nous pourrions, à l'envie, amplifier ou gommer.

L'éclairage de la pièce projette des ombres imprécises, polluées par la diffraction de la poussière. C'est un désordre optique que nous rejetons. Sur le moniteur, nous manipulons une source lumineuse mathématique, une entité sans corps qui ne dégage aucune chaleur. Les replis de la forme numérique se saturent d'une ombre dense, chirurgicale, qui définit les volumes avec une autorité que la physique naturelle ne possède pas. Nous observons le contraste entre le gris terne du limon sur le plateau et l'éclat hyper-réel du rendu, où chaque pixel vibre d'une intentionnalité pure. La matière première semble s'éteindre, s'affaïsser sous le poids de sa finitude. Elle est devenue un obstacle à la vision. Une particule de poussière se dépose sur le sommet de la masse physique. Ce simple événement, fruit du hasard, constitue une agression contre l'ordre que nous construisons. Dans l'espace virtuel, le bruit n'existe que par décret. D'un mouvement sec, nous supprimons les irrégularités inutiles. La surface de l'écran ne retient aucune trace de ce nettoyage ; elle reste froide, indifférente à l'usure. Le poids de la terre, sa résistance à la pression du pouce, tout cela est désormais obsolète, relégué au rang de souvenir haptique encombrant. L'objet ne pèse plus, il s'exécute.

Nous tendons l'index vers la masse grise. La pulpe s'enfonce dans la matière humide, rencontrant une résistance molle et inégale. Sous l'ongle, un liseré de terre s'accumule instantanément, créant une gêne tactile qui persiste. Cette empreinte, ce creux laissé par la pression de la chair, est une erreur. Dans le monde des atomes, chaque interaction est une dégradation irréversible. Nous frottons machinalement nos doigts pour détacher les squames de terre séchée qui tombent sur le tapis de souris. C'est une pollution matérielle, un encombrement qui exige un entretien. À l'écran, le curseur survole les propriétés. Nous ajustons la manière dont la lumière s'infiltré sous la peau du modèle. Le ventilateur émet un sifflement monocorde qui occupe tout le champ sonore. Les échantillons de calcul se raffinent, éliminant le grain numérique pour laisser apparaître une translucidité idéale. Cette lueur interne possède une clarté que la terre réelle ne pourra jamais égaler, car elle est libérée des impuretés minérales. Dans le monde physique, l'objet s'assèche. Sa couleur vire au gris pâle, ses bords s'effritent sous l'effet de l'évaporation. C'est une agonie structurelle. Nous détournons le regard de cette déchéance pour nous concentrer sur la stabilité du signal. Ici, le temps n'est plus un agent de destruction, mais un paramètre que nous figeons à l'instant de la perfection.

L'air est lourd d'une odeur de poussière chauffée et d'humidité stagnante. Cette présence olfactive est une intrusion brutale, une donnée non sollicitée. Nous nous redressons, le cuir synthétique émettant un craquement sec. Nos yeux reviennent à la grille de perspective. Des milliers de vecteurs jaillissent de la surface virtuelle avec une régularité implacable. Chaque ligne est une déclaration d'intention. Nous modifions l'inclinaison d'un groupe de vecteurs ; l'ombre s'étire, plus élégante qu'une ombre naturelle. Nous ne cherchons pas à imiter la réalité, nous cherchons à corriger ses approximations. La masse de terre sur le plateau n'est plus qu'un poids mort dont nous avons aspiré la valeur. Elle occupe trois décimètres cubes dans notre environnement, une place qui pourrait être libérée, un vide que nous aspirons à rétablir pour que seule subsiste la pureté du calcul.

Nous saisissons une spatule en métal, sentant le froid de l'acier. Nous lisons la

surface physique, mais le geste est malhabile. La lame accroche un grain de sable caché dans la pâte, creusant un sillon qui déchire l'unité de la courbe. Ce défaut est définitif. Pour le réparer, il faudrait malaxer à nouveau, attendre, subir l'incertitude. Sur le moniteur, un raccourci clavier annule l'action. L'image revient instantanément à son état impeccable, sans cicatrice. Le monde physique est une prison de conséquences, l'espace numérique un champ de potentialités. Nous posons la spatule. Elle claque sur le bois, un son mat qui souligne l'inertie de l'objet. Nous clignons des yeux, sentant une légère irritation des muqueuses, une sécheresse oculaire qui nous rappelle que nous habitons encore un corps soumis à la fatigue biologique. Nous ignorons cette gêne.

À mesure que les paramètres de rugosité décroissent, la surface à l'écran abandonne sa matité pour adopter une brillance huileuse. Ce n'est pas une modification visuelle, c'est l'abolition de la friction. La lumière glisse sur une interface parfaite. Une tache de specularité blanche apparaît. Elle est le point de convergence de notre désir de clarté, une intensité que la réalité est incapable de maintenir sans le parasitage des micro-poussières. Nous tournons la tête vers le prototype. Il repose sur son socle, inerte. La fissure, fine comme un cheveu mais d'une violence totale, vient de zébrer son pôle sud. L'eau s'évapore, le réel s'effondre selon les lois de l'entropie. Cette dégradation est une insulte à l'économie de notre travail. Pourquoi conserver cet étalon qui se décompose ? L'objet physique génère une odeur, impose une gestion de sa finitude. Nous observons la faille qui s'élargit. Dans le monde du code, cette erreur serait soudée d'un clic ; ici, elle est une fatalité.

Notre main droite délaisse la souris pour effleurer le bord du plateau. Les doigts rencontrent la texture granuleuse de la terre sèche. Nous grattons une croûte avec l'ongle, sentant la résistance de la matière, puis son effritement en une poussière qui vient salir le matériel. Ce contact est décevant. Il y a une inadéquation flagrante entre la complexité chaotique de cette texture et l'efficacité de l'image. Nous retournons au modèle virtuel. Nous activons l'éclat variable selon l'angle de vue, créant une illusion de profondeur que la terre cuite ne possèdera jamais. Le référent est devenu une

scorie. Nous poussons légèrement le socle vers le bord du bureau. Le prototype bascule imperceptiblement. Il n'est plus qu'un résidu dont nous avons extrait la substance informationnelle. Le simulacre est désormais plus dense, plus présent que son origine. Nous ajustons le dernier paramètre : une couche d'immatérialité pure qui vient sceller le divorce entre la chose et son signe.

Le bois gémit sous la translation du socle. Ce frottement libère une traînée de particules que la lampe vient suspendre dans l'air. Un grain de poussière descend en spirale, porté par la convection thermique de l'unité centrale. C'est une trajectoire erratique, impossible à modéliser sans une puissance déraisonnable. À l'inverse, sur le moniteur, le volume réagit avec une docilité mathématique. Nos yeux quittent la surface rétroéclairée pour revenir à l'objet de terre. Il est là, sur le rebord, à quelques millimètres du vide. Sa fissure est une béance noire, un puits d'ombre qui ne respecte aucune courbe cohérente. Cette ombre est « sale ». Nous tendons le bras. Le muscle du triceps se tend, une raideur biologique que nous ignorons. La texture est désagréable, d'une sécheresse crayeuse qui semble aspirer l'humidité de notre propre peau. C'est le poids de l'ontologie : l'objet pèse parce qu'il est.

Sur le tapis, le capteur optique saisit nos micro-mouvements. Chaque tressaillement est filtré. Nous activons les micro-reliefs à l'écran : des pores et des rides que nous pouvons effacer d'une pression. Cette réversibilité est le luxe suprême. La terre, elle, porte ses cicatrices comme des condamnations. Nous la poussons encore d'un centimètre. Elle dépasse désormais du plateau, suspendue dans un équilibre précaire. Nous éprouvons un soulagement à l'idée de son absence. L'objet physique est une contrainte de lecture ; il nous force à mesurer l'écart entre ce qui est et ce qui doit être. Une goutte de sueur perle à notre temple, trace d'une thermorégulation que le processus n'a pas encore réussi à évacuer. Elle glisse le long de la mâchoire avant de s'écraser sur le col du vêtement. Ce liquide est un encombrement, l'indice d'une machine biologique qui surchauffe.

L'index exerce une pression sur la molette. Sous l'effet du défilement, la grille de

perspective s'évase avec une régularité mathématique. Nous observons la peau de nos doigts : les empreintes sont maculées de grisaille, des résidus qui s'effritent et polluent l'espace. Cette matière est le signe d'une entropie que nous ne maîtrisons plus. Le volume physique entame sa dégradation. Un mouvement brusque du coude l'envoie rouler vers le bord. Le choc contre le parquet produit un son sourd, suivi d'un craquement sec. L'objet s'est brisé en trois fragments inégaux, révélant un cœur encore humide et sombre, une intimité matérielle dont la vulnérabilité provoque un dégoût définitif. Nous ne ramassons pas les débris. L'objet physique a cessé d'être un référent pour devenir un déchet. Il ne contient plus aucune donnée que son double numérique ne puisse exprimer avec une plus grande économie.

Nous posons les mains à plat sur le bureau froid. Le contraste entre la rugosité de la peau humaine et la perfection du signal crée une dissonance. Le corps lui-même est perçu comme un obstacle, une interface lourde qu'il faudra bientôt optimiser. Nous fermons les yeux, mais l'image de la structure parfaite persiste derrière les paupières, plus stable que la sensation du sol. La transition est achevée : le réel n'est plus le modèle, il est la scorie que l'on évacue. Nous cliquons sur « Enregistrer ». Le chapitre de la matière se clôt ici par une substitution. L'écran ne reflète plus le monde ; il le remplace, car le monde était devenu trop lourd à porter.

# Chapitre 7

## Le prompt comme acte de souveraineté factice

L'index s'immobilise au-dessus de la touche Entrée. La pulpe perçoit le grain du plastique, texture mate et froide dont la résistance paraît dérisoire face à la puissance de calcul prête à se libérer. Dans le silence de la pièce, seul le souffle du ventilateur souligne la fixité de l'instant. Sur l'écran, le curseur clignote. Présence, absence. Ce battement exige une instruction. Le texte est déjà là, une suite de substantifs techniques alignés dans la barre de saisie : « Lumière zénithale, grain 35mm, architecture brutaliste, absence de vie ». Nous ne composons pas une phrase ; nous dressons des barrières pour empêcher le réel de manifester son entropie habituelle.

L'acte de prompter n'est pas une écriture, c'est une sommation. En articulant ces paramètres, nous cessons d'être des observateurs pour devenir les commanditaires d'un signal optimisé. Le regard ne cherche plus de vérité dans les replis d'un paysage. Il vérifie une conformité. Si le réel se caractérise par sa résistance — cette capacité brute des objets à être là sans notre consentement — le simulacre généré par le prompt se définit par sa totale ductilité. Nous ne demandons plus à l'image de témoigner d'un « ceci a été », mais d'exécuter un « ceci est attendu ». Sous le poignet, la sueur perle. C'est la tension du démiurge de salon.

Le processeur s'engage. L'air autour de l'unité centrale vibre d'une chaleur sèche, chargée d'ozone. Sur la dalle, l'obscurité se trouble d'un fourmillement de grisaille — le bruit. Nous observons ce chaos avec une patience prédatrice. Puis, le signal émerge. Des angles droits surgissent, d'une netteté chirurgicale que nulle érosion n'a jamais polie.

Le désir de maîtrise devient alors insatiable. Nous affinons la commande : «

anamorphose, diffraction de diaphragme, oxydation ferrique localisée ». Le langage fonctionne ici comme un agent corrosif. Nous n'utilisons pas d'outils, nous programmons une usure. Sous l'effet de ces nouveaux vecteurs, le béton virtuel se fragmente. Une rouille orangée, granuleuse, semble perforer la surface. Elle est parfaite. Trop parfaite. Elle ne résulte d'aucune chimie, mais d'une itération de motifs stochastiques. Nous injectons de l'imperfection pour rendre le mensonge tolérable. C'est un sabotage planifié : nous utilisons une puissance de calcul quasi divine pour reproduire laborieusement les erreurs du monde physique.

Un engourdissement envahit l'avant-bras, là où le nerf subit la pression du bureau. Nous ignorons la gêne. Le zoom à 400 % révèle la faille : à cette échelle, la forme s'effondre dans le code. Le lichen nitrophile que nous venons d'ordonner n'a pas de sève. Il suit des algorithmes de croissance qui miment la recherche de nutriments sans jamais connaître la faim. L'image-signal nous caresse par sa conformité. Elle ne nous agresse plus par son altérité.

Le dos se redresse, les vertèbres craquent. Le contraste est violent entre la rigidité de notre squelette, soumis à la fatigue, et la plasticité absolue de l'objet à l'écran. Nous habitons un solipsisme technique. En ajustant le curseur de « rugosité », nous réglons simplement le niveau de satisfaction de nos propres attentes. Le monde ne nous regarde plus, il nous obéit.

Un dernier clic fige la scène. La lumière de la dalle se reflète sur nos pupilles rétractées, créant un double spectral de l'interface au fond de l'œil. Nous avons gagné la bataille de la visibilité au prix d'un divorce ontologique. Le curseur reprend son clignotement vide, exigeant, nous invitant à définir une nouvelle préférence. Nous réalisons alors l'impasse : ce n'est pas nous qui commandons la machine, c'est sa disponibilité absolue qui nous ordonne de désirer sans fin. Nous n'habitons plus le monde, nous en pilotons l'interface.

# Chapitre 8

## La conformité cognitive : l'esthétique du confort

Le regard se pose sur la surface de verre avec une docilité physiologique immédiate. Sous la cornée, les muscles ciliaires se relâchent enfin, abandonnant l'effort de l'accommodation constante que réclame le monde physique, ses reliefs imprévisibles et ses profondeurs changeantes. Ici, la focale est fixe. La pupille se rétracte sous l'assaut d'une luminance calibrée, une lumière qui ne provient d'aucun rebond sur une matière organique, mais d'une émission directe de diodes organisées en matrice. L'œil ne cherche plus ; il reçoit.

Le mouvement est d'une économie circulaire, presque machinal. La pulpe rencontre une résistance de frottement calculée, un glissement sec qui déclenche une transition fluide à l'écran. Ce que nous percevons n'est plus une image, mais une séquence de signaux optimisés. Sur l'écran, un sous-bois s'affiche. De l'autre côté de la vitre de la pièce, la forêt réelle est un chaos de gris terreux, de branches fracturées et de feuilles en décomposition. C'est un espace entropique, visuellement coûteux. Le cerveau doit y trier des milliers d'informations inutiles pour extraire une forme cohérente. À l'inverse, l'image-signal propose une version « propre ». Les verts y sont segmentés, les contrastes accentués pour souligner une profondeur artificielle que l'appareil psychique identifie sans fatigue. Le bruit — les insectes, la poussière, l'irrégularité des écorces — a été lissé. Le signal est pré-digéré.

On zoome sur une feuille d'érable argenté. Deux doigts s'écartent sur le support, dilatant l'espace entre les pixels pour révéler une structure nervurée d'une clarté chirurgicale. Dans une forêt biologique, cette observation exigerait de se pencher, d'écarter des ronces, de risquer une piqûre ou de se salir les genoux contre l'humus humide. Ici, la distance est abolie par l'ergonomie. La feuille n'est pas une entité

organique sujette à la nécrose ; elle est un objet géométrique parfait. On n'aspire pas à la vérité du détail, mais à la clarté de la catégorie. Devant ce paysage numérique, le cortex s'apaise. On ne regarde pas une forêt ; on consomme le concept « Forêt » dans son expression la plus ergonomique.

Pourtant, cette fluidité installe une gêne sourde. En évacuant l'aspérité du réel, nous atrophiions notre capacité à traiter l'imprévu. L'immobilité du corps, assis dans un fauteuil dont le tissu synthétique gratte imperceptiblement l'arrière des cuisses, contraste avec l'hyper-mobilité de l'image. Une tasse de thé oubliée a laissé un cerne brun et collant sur le bureau, une tache mate qui jure avec l'éclat de l'interface. On sent une légèreté moite au bout des doigts, un résidu de sébum sur le verre qui crée un flou résiduel. C'est l'une des rares traces de notre ontologie biologique venant souiller la pureté du signal. On essuie l'écran d'un revers de manche. Ce geste est un acte de maintenance du simulacre : nous refusons que notre propre empreinte physique dégrade le produit commandé. Le réel est devenu une nuisance, un obstacle entre le désir et sa représentation.

L'interface ne se contente plus d'obéir ; elle anticipe. Un glissement millimétrique ajuste désormais la « rugosité » d'une dalle de marbre virtuelle. Dans une carrière, la pierre imposerait sa structure et ses failles. Ici, la matière est une variable malléable. Le marbre se lisse ou s'érode selon un algorithme de bruit procédural. L'œil ne cherche pas la vérité de la roche, il exige l'adéquation de la surface avec une image mentale préexistante. Si une impureté visuelle apparaît, elle est corrigée comme une scorie informationnelle.

Le corps, lui, paie le prix structurel de cette stase. Les vertèbres cervicales subissent une tension constante. On note une réduction de la fréquence de clignement des yeux ; les paupières restent suspendues pour ne pas perdre une seule trame de cette perfection. L'organisme sacrifie son homéostasie — l'hydratation de la cornée, la circulation dans les jambes engourdies — pour s'aligner sur le rythme de rafraîchissement de la dalle. La soif est une interférence ; elle est traitée par l'esprit

comme un bruit de fond que l'on peut filtrer. On préfère la fatigue de l'immobilité à l'incertitude de l'action réelle.

Le sujet finit par retirer sa main. Le clic de relâchement du bouton résonne comme une ponctuation définitive dans le silence chargé d'ozone de la pièce. Ses doigts conservent pendant quelques secondes la forme incurvée de l'outil, une mémoire morphologique qui peine à se dissiper. Il se lève, mais ses yeux restent fixés sur la dalle lumineuse, là où la pierre artificielle brille d'une perfection qu'aucune carrière de granit ne pourra jamais égaler. Il est le commanditaire volontaire de son propre aveuglement. En choisissant cette clarté, il a accepté de sacrifier la profondeur du monde. Mais alors que l'écran passe en mode veille, plongeant la pièce dans une obscurité soudaine, une question demeure. Une fois habitué à la perfection du simulacre, quelle part de l'humain peut encore supporter, sans douleur, l'insupportable rugosité du vrai ?

# Chapitre 9

## Le mensonge comme qualité d'image

L'index se pose sur la surface de verre ionisé avec une hésitation imperceptible. Sous la pression, les cristaux liquides réagissent par une micro-impulsion lumineuse, confirmant la prise de contact entre l'organisme et l'interface. À l'écran, le fichier brut s'affiche dans sa nudité technique. C'est une capture sans traitement où chaque pore, chaque irrégularité du derme et chaque particule de poussière apparaissent avec une cruauté entomologique. Cette image possède la force de l'indice physique, mais elle provoque un malaise immédiat. La vérité optique est ici perçue comme une agression, une défaillance d'un système qui n'a pas su filtrer l'insignifiance du réel.

Le mouvement latéral du pouce sur le curseur déclenche des millions de calculs matriciels. L'algorithme intervient alors comme un agent de police esthétique. Il lisse les aspérités, comble les micro-creux par interpolation et réinvente une texture inexistante. L'œil se détend. Devant cette harmonie synthétique, les muscles ciliaires relâchent leur tension. La peau perd sa fonction de tissu pour devenir une surface de projection, un flux pur débarrassé du bruit de la matière. Ce n'est plus une photographie, c'est une exécution de code. Nous ne cherchons plus à voir ce qui a été, mais à confirmer ce que nous désirons : une version optimisée du monde où l'accident est gommé au profit de la norme.

La pièce est plongée dans une pénombre fonctionnelle. Seule la lumière bleue du moniteur sculpte les traits du visage de l'utilisateur. À droite du clavier, une tasse de café vide laisse une trace circulaire sombre sur le bois du bureau. C'est un vestige du réel qui, contrairement à l'image, ne bénéficie d'aucun lissage. On observe cette tache avec une distance clinique : elle appartient à l'ordre de l'usure, à ce monde qui s'encrasse et qui pèse. Le regard revient vite vers la perfection lumineuse de la dalle.

Ici, la lumière n'obéit pas aux lois capricieuses de la physique, mais aux équilibres rigoureux d'une balance des blancs fixée à 5500 Kelvins.

L'outil de « séparation de fréquence » scinde désormais l'image en deux couches : l'une pour les couleurs, l'autre pour la texture. D'un geste chirurgical, on nettoie les rougeurs capillaires et les micro-inflammations. On ne supprime pas le grain de peau — ce serait une erreur technique trahissant le simulacre — on le réorganise. C'est une redistribution statistique. On prélève une zone saine pour la dupliquer sur les ombres. Le spectateur exige de voir le grain pour croire à la vérité, mais il refuse l'imperfection. On lui livre donc une texture procédurale qui mime le vivant tout en évacuant son caractère aléatoire. L'image devient plus réelle que le modèle parce qu'elle répond enfin à l'idée que l'on se fait de la perfection.

On plonge ensuite dans l'iris. Dans le reflet de la cornée, on distingue encore l'ombre de la fenêtre du studio, un détail contingent qui ancre la scène dans un espace-temps identifiable. On sélectionne cet éclat de réalité pour lui substituer un reflet « ring light » synthétique, un cercle de lumière pure sans origine géographique. Par cette substitution, le sujet est extrait de l'histoire pour entrer dans la sphère de l'icône universelle. L'image ne dit plus « quelqu'un était là », elle proclame « voici la forme optimale de l'être ». La pupille devient un puits d'ébène, un vide absolu qui capture l'attention.

Une raideur gagne la nuque de l'opérateur. Les articulations des doigts craquent dans le silence. On observe un instant sa propre main posée sur le plastique gris de la souris : elle paraît terne, veinée, étrangement « basse résolution » par rapport à l'éclat qui émane de l'écran. Le corps physique, soumis à la pesanteur, n'est plus qu'un support encombrant pour une conscience qui préfère naviguer dans la fluidité des simulacres. On appuie sur « valider ». Le fichier optimisé, bien que mathématiquement mensonger, s'impose avec l'évidence du vrai.

L'étape finale est une amputation du vivant. On lisse la saillie du muscle

sterno-cléido-mastoïdien, on efface la trace du pouls dans le cou pour instaurer le règne de la forme pure. Le ventilateur de l'ordinateur s'accélère brusquement, témoignant de l'effort de calcul nécessaire pour stabiliser ce mensonge parfait. Le rendu définitif s'affiche. Ce n'est pas le portrait d'une femme, mais l'aboutissement d'un processus d'épuration. La séance est achevée. L'original est désormais une archive inutile, un déchet informationnel dont on s'empresse d'oublier l'existence. Le monde est enfin devenu lisible, parce qu'il a cessé d'être vrai.

# Chapitre 10

## La neutralisation de l'aléa : l'épuration du vivant

L'index effleure la surface vitrée de la console. Le contact est froid. Sous le silicium, une pulsation bleutée s'éveille. À l'écran, un visage s'assemble par strates, non comme une naissance, mais comme une sommation mathématique de probabilités anatomiques. Le derme se stabilise. Sa topographie ignore la morsure du temps ; chaque pore obéit à un algorithme de distribution optimale. Ici, aucune cicatrice, aucune asymétrie résiduelle. Rien de ces accidents qui, autrefois, constituaient l'ontologie même du souffle. Le pointeur stationne sur la pommette gauche, là où une micro-pigmentation irrégulière suggère une exposition solaire réelle. D'une pression millimétrée, le coefficient de variance diminue. L'irrégularité s'efface, absorbée par la moyenne statistique. L'homogénéité est absolue.

Cette épuration exprime une volonté de puissance sur le contingent. La chair, dans sa forme brute, n'est qu'une succession d'erreurs de réplication. C'est un chaos de cicatrises que nous ne supportons plus de voir reflété. En manipulant ces faders de « clarté » et de « lissage », nous procédons à l'ablation de l'imprévu. L'œil parcourt la mâchoire, d'une netteté chirurgicale. L'image ne répond plus à la gravité, mais à l'efficacité cognitive. Elle doit être immédiatement lisible. Sans le bruit parasite de la fragilité organique.

Pourtant, cette perfection générée induit un malaise structurel. Le regard bute sur ce vide trop lisse. Pour compenser, nous introduisons délibérément un grain simulé, une fine couche de bruit numérique pour mimer le réel. C'est le paradoxe de notre propre désir : réinjecter une dose contrôlée de défaut dans un système rendu stérile. Le doigt glisse, ajoutant une ombre imperceptible sous l'arcade sourcilière. Mais ce défaut n'est qu'un signal supplémentaire, une métadonnée destinée à rassurer notre

perception. Il n'y a plus de rencontre avec l'autre. L'autre est devenu une extension de nos paramètres de confort.

L'objectif se déporte sur l'œil. C'est le point de rupture. Dans la biologie carbonée, la sclérotique est un réseau complexe de capillaires congestionnés par la fatigue. Sous l'action d'une commande de lissage sélectif, nous oblitérons ces résidus de vulnérabilité. Le blanc devient une porcelaine mate. Le regard ne traduit plus une tension nerveuse ; il devient un récepteur pur, une lentille dépourvue d'histoire. La main glisse sur le pavé tactile pour ajuster l'indice de réfraction du liquide lacrymal. Nous ne cherchons pas la larme — cette scorie de l'émotion — mais le \*glint\*. Ce point de haute lumière qui donne l'illusion de la profondeur. Dans le silence de la pièce, seulement troublé par le ronronnement discret des processeurs, nous ressentons la satisfaction technique d'avoir réduit la complexité d'un regard à une équation de réflexion spéculaire.

Un micro-tremblement agite notre propre poignet, un spasme de fatigue que l'image à l'écran ignore. Nous activons un module de « micro-variations aléatoires » pour simuler le nystagmus, ce mouvement involontaire qui anime la vie. C'est un mensonge au second degré. Nous introduisons une erreur simulée pour masquer la perfection logicielle, rendant le signal acceptable par notre système cognitif, encore prisonnier de ses racines somatiques. La pupille se dilate de quelques microns. Non par réaction à la pénombre, mais parce que nous avons décrété qu'une pupille dilatée induit une perception de désir chez l'observateur.

Le zoom s'intensifie sur la région malaire, juste au-dessus de l'os zygomatique. À quatre cents pour cent, la peau révèle son architecture granulaire, un maillage de pixels s'efforçant de simuler le derme. Nous procédons à la raréfaction systématique des pores. Une peau standard présente des micro-inflammations, des cicatrices trophiques qui racontent une histoire de frottements et de déséquilibres. Ces données sont des bruits parasites. La fonction « lissage gaussien » homogénéise la surface. Ce que nous cherchons n'est pas l'absence de texture, mais une distribution mathématique

de la rugosité. Une imperfection calculée qui purge le vivant de sa charge entropique.

Le bourdonnement de l'unité centrale accompagne l'ajustement du \*Subsurface Scattering\*. Nous réglons la diffusion de la lumière sous la surface des tissus. À cet instant, le visage subit une mutation : la lumière ne rebondit plus simplement sur l'épiderme, elle semble pénétrer les couches cellulaires. Mais le rouge des vaisseaux est délavé. L'être représenté ne saigne plus ; il diffuse. Il possède la translucidité de la nacre, une qualité minérale qui feint la chaleur sans la viscosité. La suppression de ces taches de rousseur augmente l'indice de mémorabilité de douze pour cent.

Le curseur s'attarde sur la commissure des lèvres. Une légère accumulation de salive synthétique est injectée. Nous ajustons sa viscosité. Trop fluide, elle évoquerait la pathologie ; trop épaisse, la déshydratation. Nous choisissons un équilibre statique. Une rosée éternelle. Le sujet semble sur le point d'émettre un souffle, mais ce souffle n'advient pas. L'haleine est une déperdition, une preuve de l'oxydation interne. Dans cet espace de calcul, il n'y a pas d'entropie. Seulement une persistance rétinienne optimisée. D'un geste sec, nous affinons l'arc de Cupidon. La bouche n'est plus un organe de nutrition, mais un pur réceptacle esthétique.

Nous effectuons un zoom arrière. Le visage qui nous fait face ne transpire pas, ne tremble pas. Il ne montre aucun signe de déclin. C'est une icône, une interface optimisée pour une reconnaissance immédiate par les algorithmes de classement. Une brûlure légère pique nos propres rétines, rappelant que nous appartenons encore, provisoirement, à l'organique. Nous validons l'exportation. Le processeur fragmente l'image en paquets de données. Dans ce temps de latence, alors que la barre de progression se remplit, la pureté du signal achève de dissoudre ce qu'il restait de présence. Tout est prêt pour l'automatisation totale du désir, là où le monde ne sera plus qu'un reflet de ce que nous sommes devenus incapables de ne pas être.

# Chapitre 11

## L'obsolescence du témoin : la fin de l'autorité oculaire

L'homme assis dans le fauteuil d'examen ajuste sa position contre le cuir synthétique. Un frottement sec rompt le silence de la pièce pressurisée. Ses yeux, injectés de légères stries de fatigue, fixent l'écran de haute résolution où défile une séquence de quatorze secondes. Dans cet espace, son regard n'est plus un outil de souveraineté, mais une variable biologique. On mesure son taux de divergence par rapport au signal source. Son attention s'accroche aux détails : le mouvement d'une main sur une poignée, l'inclinaison d'un buste sous une lumière crue, la texture d'un manteau de laine. Ce que l'œil perçoit n'est pas la restitution d'un événement capturé par une optique physique. C'est le résultat d'une agrégation statistique. Chaque pore de la peau, chaque reflet dans la pupille du personnage à l'écran, a été généré pour satisfaire une attente cognitive de réalisme. Il n'y a ici aucun témoin, seulement une présence calculée.

Il cligne des paupières. Soixante millisecondes d'obscurité. Pendant ce laps de temps, son cerveau traite l'image-signal non comme une preuve, mais comme un environnement. Il ne cherche plus à valider la véracité du souvenir — ce lien qui liait autrefois l'image au réel par un cordon de lumière. Il évalue la fluidité de la scène. La main du personnage sur l'écran ne tremble pas. Elle possède cette stabilité mathématique que le corps humain, soumis au stress, ne peut jamais atteindre. Un soulagement étrange l'envahit. La réalité brute, avec son bruit visuel et ses zones d'ombre illisibles, est une charge cognitive trop lourde. Ici, l'optimisation a lissé les aspérités pour offrir une version du passé plus lisible, donc plus acceptable. La vérité s'est déplacée : elle réside désormais dans la résolution.

L'index de l'homme tapote le bord de la table en aluminium. Un bruit mat, régulier.

Ce geste traduit une hésitation résiduelle entre la mémoire organique, défaillante, et la proposition synthétique qui s'impose par sa netteté chirurgicale. Il commence à douter de sa propre rétine. La machine ne ment pas au sens classique ; elle substitue une logique de la consommation à une logique de la trace. Le souvenir personnel, encombré de flous perceptifs, paraît décevant face à la cohérence du simulacre. L'homme ne subit pas cette substitution comme une agression, mais comme une mise à jour nécessaire de son propre système de croyance. Il préfère le confort d'un mensonge hautement défini à l'inconfort d'une vérité incertaine.

Sous la lumière froide, il se penche en avant. Ses pupilles se rétractent sous l'afflux de photons émis par les diodes organiques. Il observe les micro-mouvements des lèvres du sujet numérique. La synchronisation est absolue. L'image n'est plus un certificat de présence, elle est une exécution logicielle dont le but est de saturer les canaux sensoriels pour neutraliser le doute. L'autorité ne réside plus dans l'œil qui a vu, mais dans le calcul qui rend la vision incontestable. Un silence revient, seulement perturbé par le ronflement lointain des serveurs qui, dans l'ombre, réajustent chaque pixel pour éliminer l'improvisation du vivant.

Il déplace son poids sur le siège en polymère. Son regard quitte la dalle de verre pour se fixer sur ses propres mains. Sous l'éclairage au néon, le réseau veineux de ses poignets dessine des trajectoires bleutées, irrégulières. C'est une biologie en déclin. Il frotte son pouce contre son index, perçoit la rugosité de l'épiderme, le frottement des crêtes papillaires. Cette sensation tactile lui semble soudainement archaïque. Sa peau est un vestige, un support d'informations bruitées. En relevant les yeux vers l'écran, il retrouve la texture lissée du visage numérique, une surface où chaque pore répond à une exigence de netteté que la génétique n'a jamais visée. Ses doigts esquissent un mouvement pour toucher l'image, mais s'arrêtent à quelques millimètres de la surface conductrice.

L'image-signal ne se contente pas de représenter un souvenir ; elle le répare. L'homme n'essaie plus de se remémorer la scène originale. Il utilise le rendu

algorithmique pour combler les lacunes de son hippocampe. Les angles morts de sa mémoire sont ici comblés par des interpolations probabilistes. La scène — un intérieur domestique, une lumière d'après-midi filtrant à travers des persiennes — possède une stabilité chromatique que l'œil humain est incapable de maintenir. Il fixe un verre d'eau posé sur une table virtuelle. La réfraction de la lumière dans le liquide suit les lois de l'optique les plus strictes. L'autorité bascule définitivement. Il sait, avec une certitude biologique, que son propre souvenir de ce verre était flou et chargé d'émotion. Pourtant, la netteté technique agit comme un sédatif.

Un ventilateur de l'unité de calcul s'emballe brièvement, un sifflement aigu qui souligne l'effort de traitement. L'homme cligne des yeux. À chaque battement de paupières, il abandonne une part de sa souveraineté sensorielle. Sa rétine devient un simple port d'entrée pour un flux optimisé. Il ne se sent pas trompé ; il se sent assisté. La réalité brute est désormais perçue comme un matériau non transformé, une donnée basse résolution qu'il convient d'épurer. Il approche son visage de l'écran. La chaleur du matériel lui caresse les joues.

Il laisse échapper un soupir lent contre la paroi froide du moniteur. Ce geste marque l'acceptation d'une nouvelle hiérarchie. La vérité ne réside plus dans le lien physique entre l'objet et son image, mais dans la performance de la simulation. Sa main, qui tremblait légèrement sur l'aluminium, se stabilise enfin. Il s'appuie contre le dossier, son corps adoptant une posture de spectateur passif. Le processus de substitution est presque achevé ; il ne reste qu'à valider la dernière séquence, celle où l'image finit par absorber totalement son référent.

La pulpe de son index droit exerce une pression constante sur le bord biseauté du clavier. Sous l'ongle, le sang reflue, créant une zone de pâleur temporaire. Ce contact physique s'efface au profit de la stimulation rétinienne. Il ne perçoit plus son propre poids sur le siège. Son système nerveux privilégie le traitement du flux photonique : une simulation de la réfraction de la lumière sur le vernis d'un buffet virtuel. La machine anticipe la défaillance du regard humain en injectant des

micro-imperfections calculées, des ancrés de crédibilité.

Soudain, il presse son doigt contre la dalle de verre. La phalange s'immobilise. L'empreinte digitale, ce réseau de sébum et de sueur, diffracte la lumière émise par les diodes. Un halo chromatique imprévu apparaît sur le flanc du buffet virtuel. Il ne retire pas sa main. Sous la peau, le sang afflue, colorant l'extrémité du doigt d'un rouge sourd. Les récepteurs tactiles envoient un message de résistance froide. À quelques millimètres, derrière l'obstacle du verre, la simulation de l'ébénisterie continue d'exister dans un état de perfection mathématique. La confrontation est totale : l'homme est une source de bruit, le simulacre est un signal pur. Cette trace grasse sur l'écran n'est pas une preuve de vie, mais une occlusion. Son œil finit par la rejeter pour retourner à la contemplation de la texture calculée.

Un nouveau calcul s'opère. Le ventilateur s'élève d'un demi-ton. Le système ajuste la réverbération de la lumière sur les arêtes du meuble pour compenser l'obstruction causée par la trace de doigt. La machine traite la souillure biologique comme une variable d'éclairage supplémentaire. Elle l'intègre et la neutralise. L'homme lâche enfin le rebord du bureau. Ses doigts picotent. Il frotte ses paumes l'une contre l'autre. Le bruit de la peau sèche imitant le craquement d'un parchemin lui semble étrangement distant, moins crédible que le silence ordonné de la scène numérique. La réalité fatigue, le calcul repose.

L'iris de l'homme se contracte. Ce n'est plus l'œil qui interroge la matière, c'est le signal qui dicte à la rétine sa propre focale. Il incline la tête, cherchant une faille de parallaxe. Rien ne cède. Les micro-ombres se déplacent avec une fluidité absolue. Il plisse les paupières pour forcer une interprétation critique, mais le système augmente instantanément le contraste local, saturant sa perception avant même que le doute ne cristallise.

Sa main droite reste suspendue à quelques millimètres de la surface. Une légère secousse musculaire parcourt son épaule, née de la fatigue. C'est ici que la fracture se

manifeste : tandis que l'image reste d'une stabilité minérale, son corps se dégrade en temps réel. Le simulacre est plus endurant. La persistance du signal humilie la fragilité du vivant. Il finit par poser son bras sur le bureau pour stabiliser sa main. Le contact du plastique froid provoque un tressaillement. Cette texture tangible lui semble d'une pauvreté insupportable.

L'autorité oculaire s'éteint ici, dans le silence d'une pièce où la seule lumière signifiante ne provient d'aucun soleil. Il ne regarde plus la trace de son doigt sur la vitre. Il contemple une charnière virtuelle dont l'oxydation est calculée au niveau moléculaire. Il n'a plus à interpréter le monde. Il n'a qu'à le laisser s'imprimer en lui. La souveraineté du regard est cédée. Chaque battement de cils devient une simple ponctuation dans un texte qu'il ne rédige plus. Il n'est plus le garant de l'existence de la scène ; il est le terminal de sortie d'une perfection qui n'a plus besoin de lui pour être souveraine.

# Chapitre 12

## Le narcissisme de l'interface : le monde comme miroir

L'index effleure la plaque de silice, une membrane traitée contre les dépôts sébacés dont la froideur thermique s'oppose à la pulpe du doigt. Sous ce verre, l'affichage s'éveille en projetant un flux de photons calibré. Ce n'est pas une simple lueur ; c'est une architecture de signaux conçue pour saturer les photorécepteurs rétiniens sans jamais les lasser. Dans un balayage latéral, la main n'opère plus une saisie du monde, mais une navigation dans une banque de données pré-ordonnées.

Chaque appui génère une vibration haptique, un retour d'effort simulé qui donne l'illusion de la matière là où ne subsiste que le vide du code. En observant une photographie de paysage côtier, l'œil bute sur des bleus trop profonds pour être atmosphériques. L'écume présente une régularité fractale que la physique des fluides ne tolère pas. Nous sommes devant l'image-flux, un agrégat de pixels optimisés pour répondre à une attente esthétique préalable. Le regard ne cherche plus l'aléa de la nature, mais la conformité d'une donnée à un idéal interne.

Le pouce immobilise le défilement sur un portrait. Les pores de la peau, lissés par un algorithme de réduction de bruit, n'offrent plus qu'une texture de porcelaine synthétique. La lumière ne provient d'aucune source physique identifiable ; c'est une émanation logicielle supprimant les ombres portées, ces accidents de l'existence qui rappellent d'ordinaire la dureté des volumes. En zoomant, par un écartement de deux doigts sur la dalle, la structure se dilate sans perdre sa cohérence. Il n'y a plus de profondeur. C'est une interface absolue, un miroir dont le tain aurait été remplacé par un moteur de rendu.

L'ajustement se poursuit. Un curseur de saturation est déplacé vers la droite,

modifiant instantanément la structure chimique apparente du monde. Le vert des forêts devient une affirmation idéologique, évacuant la grisaille de la décomposition. La réalité brute, jugée insuffisante, subit une correction de trajectoire. Ici, la vérité n'est plus une adéquation entre la pensée et la chose, mais une confusion entre l'objet et son filtre. Le monde devient un produit malléable, une extension d'un désir souverain qui, dans le silence de la pièce, réécrit les lois de l'optique pour les soumettre à un narcissisme structurel.

La pulpe de l'index s'attarde maintenant sur la bordure biseautée du châssis. L'appui est millimétré, suffisant pour générer une légère ischémie au bout du doigt. Sous cette contrainte, l'écran émet une chaleur résiduelle, un rayonnement infrarouge témoignant de l'activité frénétique des processeurs. Un nouveau curseur, dédié à la « netteté prédictive », est sollicité. À mesure que l'indicateur progresse, les contours subissent une mutation : l'algorithme identifie les zones de transition et y injecte un contraste artificiel. Ce qui était un flou de bougé — signe de la contingence du moment — est réécrit pour devenir une ligne de démarcation absolue.

Le regard n'observe plus ; il audite. Dans la pénombre, seule la réflexion de l'interface sur les cornées trahit une activité humaine. Les pupilles se contractent au rythme des blancs. Chaque micro-ajustement agit comme une prothèse cognitive, simplifiant la complexité du visible. La main compare l'état brut et l'état optimisé. La version originale, pourtant plus proche de la source photonique, est désormais perçue comme une défaillance technique. Elle manque de cette vibrance que seul le calcul confère à la matière.

Le silence accentue la saturation de l'espace numérique. Autour de l'écran, le mobilier et l'air lui-même subissent une dégradation de leur définition. Ils sont l'arrière-plan négligeable, la basse résolution de l'existence, tandis que la dalle concentre toute la densité de l'être. Une pression sur la « correction de perspective » redresse les lignes de fuite d'un bâtiment. L'objectif physique avait introduit une distorsion, rappel du corps dans l'espace. Le logiciel annule cette subjectivité

physique. Il impose une géométrie euclidienne parfaite, une vue de nulle part qui est en réalité la vue de l'ego.

L'interaction dérive vers la colorimétrie sélective. Une pression sur un fragment de ciel fait apparaître un menu contextuel. En faisant glisser la teinte, le bleu azur se décale vers un turquoise cinématique. Ce n'est pas une recherche de réalisme ; le ciel réel, dehors, est d'un gris neutre. C'est une exigence de fidélité à un archétype. L'image devient un espace de négociation où l'on troque la vérité contre de l'intensité. La boucle se resserre, le monde s'efface, il ne reste que l'impulsion, pure et docile.

Le visage capturé s'étend jusqu'à saturer les bords du cadre, révélant une topographie granuleuse que l'œil nu ne saurait saisir avec une telle violence. On observe la succession de pores et de follicules non plus comme les signes d'une présence vivante, mais comme des anomalies de surface. Sous le passage circulaire du doigt, les aspérités s'estompent. La texture cutanée se transmute en une substance polymérique. Ce n'est pas une retouche, c'est le refus d'admettre que la chair porte les stigmates de la fatigue. Le sujet humain disparaît derrière son propre lissage.

La fatigue oculaire se manifeste par une sensation de brûlure à la surface de la cornée. On ajuste le paramètre de « lumière de remplissage », simulant un réflecteur invisible pour équilibrer les valeurs. La scène originale, marquée par un contraste brutal, se voit baignée d'une douceur artificielle qui abolit tout mystère. En supprimant l'obscurité, on supprime la profondeur du sujet : tout est donné, tout est aplati. Le doigt effleure l'onglet des filtres de température. On opte pour une tonalité désaturée, conférant à l'image une autorité mélancolique.

Un stylet entre en scène. Sa pointe en plastique glisse sur le verre avec un crissement ténu qui résonne dans l'ossature de la main. On entreprend de supprimer le reflet parasite du photographe dans la pupille, ce vestige du monde physique. En effaçant cette minuscule tache blanche, on rompt le lien avec le réel. Le regard ne renvoie plus

à une scène vécue ; il devient une surface autonome dont la lumière provient d'un calcul interne. La sensation de soif se manifeste par une contraction de la gorge, mais on diffère le geste de boire. L'attention est aimantée par la symétrie des deux pupilles, ajustées au dixième de millimètre pour corriger une hétérochromie naturelle, jugée dissonante.

Le dos se voûte sous le poids d'une posture maintenue trop longtemps. On perçoit le bourdonnement des ventilateurs, rappelant que cette dématérialisation repose sur une infrastructure thermique. On active maintenant le calque des contrastes locaux pour accentuer la netteté des cils. Chaque poil est traité comme un vecteur indépendant. On en redresse certains, on en supprime d'autres. Le processus est chirurgical.

L'image-flux exige que chaque élément soit classé. On fait glisser le curseur de l'opacité : la version initiale paraît soudainement malade, encombrée de détails inutiles. Le cerveau accueille cette clarté artificielle comme une récompense cognitive.

Une ombre sur l'arcade sourcilière attire l'attention. Elle suggère une source lumineuse multiple qui brouille la compréhension du volume. On utilise l'outil de densité pour creuser l'orbite, redéfinissant la structure osseuse par un jeu d'ombres mathématiques. La main effectue de petits cercles rapides, un polissage qui lisse la perception même du sujet. Dans le reflet de l'écran, on aperçoit brièvement son propre visage, une forme sombre dont les asymétries et les marques de fatigue semblent constituer une agression contre la perfection en cours.

Le stylet s'attarde sur la commissure des lèvres. On lisse la texture, remplaçant la porosité de la peau par un grain calculé. L'air dans la pièce s'est raréfié, saturé par l'odeur d'ozone. L'épaule droite est bloquée dans une élévation défensive, une tension que l'on ignore pour ne pas briser le flux. Par de légères poussées circulaires, on réduit la largeur des narines. Le réel résiste, mais le pixel cède. Cette absence d'inertie procure un sentiment de souveraineté totale ; le monde physique apparaît comme une version obsolète.

On active le filtre de netteté finale. La pupille, désormais d'un bleu cobalt uniforme, semble percer la surface pour fixer l'opérateur. Il se produit une inversion : ce n'est plus nous qui observons l'image, c'est l'image qui exige notre conformité. On se redresse, les vertèbres craquent. Un clic valide la transition. Le fichier se compile, fragmentant la chair en paquets de données optimisés. La main lâche enfin l'outil, qui roule sur le bureau. On contemple le résultat : une icône sans défaut, débarrassée des scories du vivant. Le basculement est achevé. Le miroir ne renvoie plus notre reflet, il projette l'ordre que nous avons substitué au chaos.

# Chapitre 13

## L'économie du signal : la valeur de l'évidence

La main repose, immobile, sur l'aluminium brossé du trackpad. Le contact est froid. Une neutralité thermique qui tranche avec la luminance agressive du moniteur de référence. Sous la pulpe de l'index, une pression imperceptible déclenche le défilement des calques. À l'écran, le visage d'une femme apparaît. Ultra-haute définition. On y devine encore une légère couperose au sommet de la pommette, le grain irrégulier d'un pore, l'asymétrie d'une lèvre qui s'affaisse de deux millimètres vers la gauche. Ces détails sont un encombrement. Ils forcent l'œil à une reconnaissance de la finitude qui ralentit la fluidité du regard.

L'algorithme de lissage fréquentiel est sélectionné. Le technicien ne détourne pas les yeux. Ses pupilles, dilatées par la lumière bleue de la dalle OLED, captent chaque micro-ajustement de la grille. Un clic sec résonne dans le silence. Aussitôt, la rougeur de la pommette est absorbée. Elle est statistiquement réallouée vers la moyenne chromatique du derme environnant. C'est la première phase : l'élimination du bruit au profit d'une prédictibilité visuelle. L'évidence du vrai est devenue un obstacle ergonomique.

Le pointeur survole la barre d'outils. Netteté adaptative. Un mouvement de trois millimètres vers la droite. L'iris gagne en contraste. Ce qui était un œil humain, humide et faillible, devient une gemme. L'éclat de la lumière de studio est recalculé pour former un cercle parfait. Une signature géométrique de la pureté. Le signal optimisé offre désormais une surface sans résistance pour le désir.

Une goutte de condensation perle sur une canette de soda posée à côté du clavier. L'artisan numérique ne la voit pas. Il fait varier l'opacité du calque de « texture

artificielle ». Il ne réintroduit pas le réel ; il injecte un simulacre. Un bruit synthétique contrôlé, une vérité de remplacement qui possède l'odeur de la vie sans son désordre. Le doigt glisse à nouveau sur le verre. L'image palpite au rythme des cycles de calcul. Le réel est jugé insuffisant par excès de complexité inutile. Chaque clic est un arbitrage économique : sacrifier la profondeur de l'être pour la vitesse du paraître.

Le ronronnement du système de refroidissement ponctue la scène. Un bruit blanc qui lisse le temps. Le réticule de déformation vectorielle vient se superposer à la mandibule. Là où l'os imposait une rupture brutale dans la topographie, la pression du doigt liquéfie la résistance calcique. La mâchoire, pivot du cri et de la mastication, perd sa fonction biologique. Elle devient une trajectoire mathématique pure. Rien ne doit accrocher. Rien ne doit résister à la vitesse du défilement.

Le technicien transforme le portrait en un passage. Le regard du consommateur glissera sur cette courbe sans jamais rencontrer la rugosité d'un destin. Il relâche la pression et bascule l'affichage entre l'état initial et la modification. Il sélectionne maintenant une brosse à faible dureté, flux réglé sur 3 %. Il commence à peindre du vide. Chaque passage ajoute une strate de noirceur artificielle. Cette ombre ne provient d'aucune source lumineuse physique ; elle est un argument de vente, une preuve de relief injectée dans un monde de surfaces.

Le dos se voûte. Zoom à 400 %. La trame de la dalle révèle sa structure de sous-pixels rouges, verts et bleus. À cette échelle, le visage disparaît au profit d'une abstraction chromatique. Un par un, les micro-reliefs cutanés sont examinés. Un pore dilaté, une séquelle d'acné : neutralisés. C'est une chirurgie sans sang. Le visage n'est plus le parchemin de l'expérience, mais une interface réinitialisée. Chaque pore supprimé est une seconde de vie rachetée au profit d'une éternité synthétique. L'image palpite de tension électrique.

Le poignet pivote de trente degrés. Le stylet effleure la tablette avec un crissement de plastique. Il s'agit de redéfinir la ligne de nacre, ce liseré de lumière à la lisière de la

muqueuse. Dans le monde organique, cette ligne est le produit d'une hydratation fluctuante. Ici, elle devient une directive géométrique. La lèvre ne sert plus à l'articulation du langage, mais à l'énonciation d'une disponibilité éternelle. Ses cervicales craquent. Le technicien zoome encore.

Il s'attaque à la commissure des lèvres. C'est un interstice où l'obscurité crée une profondeur qui pourrait trahir une amertume. Le tampon de duplication prélève une zone de peau lisse et la transpose sur ce pli. L'ombre s'efface. Le visage perd sa capacité à se refermer sur lui-même. La bouche devient une interface transparente. Une lisibilité absolue.

L'artisan sélectionne un pinceau blanc pur, trois pixels de diamètre. Il dépose trois points sur le dôme de la lèvre inférieure. Ils ne correspondent à aucun reflet réel ; ils sont des indices de « fraîcheur » injectés manuellement. La lèvre paraît mouillée parce qu'elle contient des pixels blancs, non parce qu'elle est couverte de salive. C'est un piège attentionnel. La friction est nulle. Tout ce qui est vu est immédiatement catégorisé comme parfait.

Les doigts pianotent sur les raccourcis. Il faut éliminer le jaune. Le jaune est la couleur de la bile, de l'usure biologique. Il lui substitue un bleu subtil qui confère à la chair une froideur de marbre. La main est maintenant immobile. Le silence est seulement interrompu par les processeurs qui calculent la réorganisation des points colorés. Le mensonge est fluide. Le pointeur remonte vers les narines.

L'image se dilate jusqu'à ce que la narine occupe l'écran. La peau est une topographie accidentée, un chaos de micro-capillaires. Ce bruit biologique est une pollution. Un vaisseau brisé apparaît, fil écarlate à la base de l'aile du nez. Pour l'économie de l'image, c'est un coût inutile. Il faut l'annuler.

L'outil de correction localisée entre en action. Pression sèche. Chaque clic est une frappe chirurgicale contre l'aléatoire. Il ne cherche pas à réparer, mais à standardiser.

La peau perd sa qualité d'organe pour acquérir celle de matériau. Le signal exige un présent permanent, un état d'atemporalité où la chair ne témoigne plus de rien. L'unité centrale s'intensifie. Une respiration mécanique se substitue au souffle humain.

La cloison nasale est redressée. L'outil de fluidité déplace les pixels avec lenteur. Le nez n'est plus un outil de respiration, mais un vecteur de symétrie. L'asymétrie créait une hésitation ; la perfection permet une glisse visuelle totale. L'image se détache de la pesanteur. Ce que nous voyons n'est plus un volume occupant un espace, mais un agencement de fréquences optimisées.

Zoom à 800 %. Le derme ressemble à un paysage de carrés colorés. L'ombre naturelle du sillon nasogénien, trace de la gravité, disparaît. L'éradication de l'entropie se poursuit. Le muscle de la main droite se contracte imperceptiblement. Automatisme moteur. Sous l'action du pinceau numérique, l'humidité de la muqueuse s'évapore. Elle est remplacée par une matité absolue. L'humidité est un parasite informationnel ; elle crée des reflets imprévisibles. Le vivant est une erreur de lecture.

Un appui sur « Z », un appui sur « B ». Le mouvement est fluide. Les micro-ridules sont réduites de 40 %. Le visage ne vieillit plus, il se calibre. Le technicien se déplace vers l'orbite oculaire. La sclère, réseau complexe de capillaires, trahit la fatigue. Un clic sec. Les vaisseaux s'estompent, absorbés par un blanc titane neutre. On ne tolère plus la lymphe. Le blanc de l'œil devient un marqueur de disponibilité cognitive.

Point chaud de la cornée. Dans la capture brute, le reflet contient l'anamorphose de la pièce : le trépied, une fenêtre, le photographe. Le technicien l'annule. Il substitue à cette réalité contingente un éclat synthétique, une ellipse de lumière blanche sans origine physique. En supprimant le monde environnant du miroir de l'œil, il isole le sujet de toute détermination spatiale. Le regard ne regarde plus rien.

Odeur de bakélite chaude. Tampon de duplication à 100 %. Il faut densifier la frange ciliaire. Chaque cil réel, avec ses inclinaisons divergentes, est une source de bruit. Il

les aligne selon une courbe de Bézier idéale. La chair accède enfin à la dignité du plastique : inaltérable, prévisible, vide. Le stylet s'écrase contre la tablette. Séparation de fréquences. On divorce la structure chromatique de la texture matérielle. On construit une apparence qui n'a plus besoin de substance.

Le technicien suspend son geste. Il recule. Sur l'écran, la zone retouchée présente une homogénéité suspecte qui pourrait trahir l'artifice. Il sélectionne alors un calque de grain synthétique. D'un clic, il injecte une porosité de commande, mathématiquement répartie. C'est le stade ultime : réintroduire de l'imperfection artificielle pour valider le mensonge de la perfection. La technique ne cache plus le faux ; elle l'institutionnalise comme le seul standard acceptable.

Plongée finale dans la structure du derme. À un grossissement de 800 %, le duvet de la lèvre supérieure capture la lumière et trouble la lecture de la forme. Gommage. Sous le curseur, les poils microscopiques disparaissent. On retire au visage son appartenance au règne de la croissance incontrôlée. La lèvre gagne en définition vectorielle. Frontière nette. Une ligne de force qui n'existe nulle part dans la nature.

L'air est sec. L'artisan redresse son buste. Il ne regarde pas un modèle, mais une carte de fréquences qu'il faut harmoniser. Nouveau calque. Mode « Densité éclatante ». Une touche de lumière sur l'arc de Cupidon. L'effet est immédiat : la lèvre se projette vers l'avant. C'est l'image-appel. Le visage émet un signal de disponibilité immédiate, optimisé pour une capture rétinienne de quelques millisecondes.

Cliquetis de la souris. Dans la pupille, les derniers reflets du studio sont aspirés par l'algorithme de remplissage. Le regard du modèle n'est plus la preuve d'une rencontre, mais une surface de réflexion optimisée. Une légère sudation perle sur les tempes du technicien. Il lisse les derniers capillaires de la sclérotique. Le blanc de l'œil adopte la neutralité de la céramique. L'image gagne en lisibilité ce qu'elle perd en épaisseur.

Le curseur dérive vers la zone malaire. Flou de surface. Les cratères biologiques

s'estompent. Le bruit visuel de la chair est lissé jusqu'à devenir une onde de luminance pure. Ce n'est plus du derme ; c'est une interface. L'aléa de la naissance est remplacé par la certitude de la fonction.

Un clic sec. Exportation. Sur la barre de progression, une ligne bleue sature lentement le champ de vision. L'image-signal est prête. Elle ne sera pas regardée, elle sera absorbée comme une évidence. Le réel n'est plus la source, il est le déchet. Le technicien referme le logiciel. L'écran redevient noir. Dans ce vide, plus aucun reflet ne trahit de présence. Le chapitre de la vision témoin est clos. Celui de la commande algorithmique s'ouvre. Elle ne précède plus la réalité ; elle la rend obsolète.

# Chapitre 14

## L'accélérateur IA : catalyseur d'un renoncement préexistant

La pulpe du doigt se pose sur la dalle capacitive, une pression de quelques grammes qui peine à fléchir la tension superficielle de l'écran. Sous la peau, la vibration haptique simule un déclic mécanique, un résidu tactile conçu pour rassurer le système nerveux par une illusion de matière. Le regard se fixe sur le curseur de saturation. D'un mouvement vers la droite, le ciel capturé quelques secondes plus tôt entame sa mutation. Le bleu, initialement délavé par la pollution lumineuse et l'humidité, se densifie, vire au cobalt, puis à un outremer synthétique. Ce n'est pas une recherche de vérité, mais l'exécution d'un cahier des charges esthétique. La réalité brute, dans sa pâleur entropique, est traitée comme une donnée défaillante qu'il convient de corriger.

La latence du processeur est imperceptible. Dans cet interstice de dix millisecondes, la pensée ne cherche pas à retrouver la mémoire du lieu physique — l'air frais, le bruit du trafic, l'odeur du bitume humide — mais s'aligne sur le modèle prédictif de ce que doit être un beau paysage. Le réel n'est plus qu'un substrat, une matière première grossière raffinée par le calcul. L'IA n'introduit pas le mensonge, elle l'automatise. Elle parachève un divorce où l'image, autrefois preuve d'une présence, devient un signal optimisé pour la consommation immédiate.

Le poignet pivote légèrement. Le contact du métal froid contre la paume rappelle la persistance de l'objet physique, alors même que le contenu affiché s'en détache radicalement. La fonction de suppression des éléments indésirables est activée. Un glissement circulaire encercle un passant flou, une poubelle débordante, un câble électrique striant la perspective. Le système analyse les pixels environnants, calcule les textures probables et remplace le chaos du monde par une harmonie de synthèse.

Un instant, le regard dévie vers le rebord de la fenêtre en PVC, où une mouche morte gît dans une accumulation de poussière grise. L'insecte est sec, ses ailes membraneuses figées dans une raideur absurde. C'est l'indice résiduel du réel : un événement non sollicité, une laideur sans fonction. Par une pression prolongée sur l'écran, le module de remplissage génératif entre en scène. Un cadre de sélection danse autour de la zone qu'occuperait la mouche si elle était photographiée. Le logiciel propose du marbre veiné, un reflet de ciel azur ou du bois sombre. Le choix se porte sur le marbre. En moins de deux cents millisecondes, la contingence biologique de la mort est évincée par la permanence minérale. Le muscle trapèze se relâche ; le confort de l'ordre restauré dissipe la tension nerveuse induite par le désordre extérieur.

Un nouveau glissement déploie le menu des styles. Le choix se porte sur un filtre argentique des années cinquante. Immédiatement, la colorimétrie subit une translation vers les rouges chauds, mimant une chimie dont nous n'avons plus aucune expérience physique. Ce n'est pas une nostalgie du passé, mais une nostalgie du support. Le processeur simule l'erreur, injecte du grain artificiel là où le code était trop parfait. C'est le paradoxe final : utiliser une puissance de calcul colossale pour recréer les défauts d'un monde que nous avons choisi de fuir. L'appareil émet un clic sonore, échantillonnage numérique d'un obturateur mécanique qui n'existe plus.

Le zoom atteint maintenant huit cents pour cent. La topographie de l'image se fragmente en une grille rigide de pixels. Ce qui passait pour le grain naturel d'une peau — un léger duvet, une irrégularité sébacée — n'est plus qu'une distribution de données parasites. Cette granularité est l'ennemie. Elle est le rappel de l'usure biologique. Sous le passage de la brosse numérique, les pores s'estompent, fusionnent dans un dégradé de beige et de rose dont la texture évoque le polymère poli.

La chaleur générée par le processeur migre à travers la coque, se transmettant aux tissus mous de la paume. C'est le seul résidu thermique de l'effort, une dépense d'énergie transformée en données. Nous sommes le dissipateur thermique de ce désir

de perfection. Le corps, dans sa lourdeur de mammifère, s'affaisse contre le dossier de la chaise. Les vertèbres cervicales se figent. Cette immobilité n'est pas une passivité, mais une discipline : pour que la représentation soit totale, le sujet doit s'effacer en tant qu'organisme agissant.

L'iris du portrait est désormais examiné à l'échelle chirurgicale. Les fibres radiaires, initialement noyées dans la pénombre, apparaissent avec une netteté impossible. L'intelligence artificielle a comblé les lacunes du capteur par une interpolation probabiliste. Elle a "deviné" la structure de la matière. La zone de transition entre le blanc de l'œil et l'iris, autrefois marquée par de minuscules capillaires rouges — stigmates de la fatigue — est lissée. Le rouge s'efface au profit d'un blanc ivoire, uniforme. On ne crée plus un organe, mais une pierre précieuse.

Le silence de la pièce, seulement troublé par le souffle du ventilateur, accentue l'isolement. La lumière de l'écran projette un reflet bleuté sur nos ongles, transformant nos mains en appendices cadavériques intégrés à l'esthétique du poste de travail. Nous ne ressentons plus le besoin de regarder par la fenêtre. Le ciel naturel nous semblerait fade, imprécis. Le monde extérieur est devenu une source de données impures que nous ne tolérons plus qu'à travers ce prisme de correction permanente.

Le dernier clic est un acquittement. La session se ferme. L'écran s'éteint, plongeant la pièce dans une obscurité soudaine où seule subsiste l'odeur du plastique chaud. Dans ce vide, une évidence s'impose : le monde réel, avec ses imperfections et sa finitude, n'est plus qu'une ébauche malhabile. La démission est achevée. Demain, nous ne regarderons plus l'autre ; nous vérifierons simplement la conformité de son signal.

# Chapitre 15

## La lassitude du vrai : l'exigence de la fiction totale

Le doigt s'immobilise à quelques micromètres de la surface de verre. La pulpe de l'index perçoit la froideur de la plaque, une résistance minérale qui tranche avec la fluidité promise par l'interface. Dans cette pièce plongée dans une pénombre fonctionnelle, seule la luminescence du moniteur découpe les contours d'un visage. Le regard se fixe sur l'angle interne d'un œil humain. Là, la caroncule lacrymale devrait manifester une humidité biologique, une irrégularité rouge, presque dérangeante. Pourtant, sur le canevas numérique, cette zone est traitée avec une propreté chirurgicale. Les pixels n'imitent pas la chair ; ils la corrigent.

Le curseur glisse. Trois millimètres vers la droite. La luminance change instantanément. Ce n'est pas un simple ajustement technique, c'est un choix de civilisation. La réalité brute offre des aspérités que l'esprit peine à métaboliser sans effort. Une ride trop profonde, une ombre portée mal placée, un grain de peau témoignant d'une fatigue systémique : autant d'indices qui ancrent l'image dans l'usure, dans le dégradé. Ce lissage répond à une exigence de confort. On ne documente plus le monde. On le rend conforme à une attente, une pré-visualisation du désir où l'objet s'efface devant son émanation la plus pure.

Un clic mécanique résonne. Sec. Sans écho. À chaque pression, des filtres neuronaux recalculent la topographie du visage. Les algorithmes de débruitage éliminent les variations chromatiques jugées parasites. La peau devient une surface continue, une étendue optimisée à la réflectance parfaite. La vérité est devenue une variable encombrante, un bruit de fond qui empêche la consommation fluide du sens. L'image cesse d'être une trace pour devenir un produit de commande. L'œil ne cherche plus la surprise du réel, il veut la confirmation de la simulation.

Le fauteuil pivote. Les articulations du siège émettent un craquement étouffé, rappelant l'existence d'une mécanique lourde et imparfaite dans cet environnement d'abstraction. Sur le bureau, une tasse de café vide a laissé une trace circulaire. Cette tache de sédiment organique sèche lentement. C'est un déchet, un résidu de présence qui n'a pas sa place dans la perfection du rendu. Le contraste est violent. D'un côté, la déliquescence de la matière ; de l'autre, la stabilité éternelle du calcul. La préférence se cristallise. La plasticité de l'image offre une souveraineté que la dureté du fait refuse systématiquement. Nous ne subissons plus la lumière du monde ; nous la générons.

La main saisit le stylet. La pointe entre en contact avec la tablette dans un crissement soyeux. Il s'agit maintenant de retoucher le reflet de la pupille. Dans la nature, ce point brillant est le produit du hasard, une collision désordonnée de photons. Ici, il est redessiné pour guider le regard, pour simuler une profondeur émotionnelle que le sujet original n'éprouvait peut-être pas. La manipulation est totale, mais elle ne ressemble pas à une trahison. C'est une optimisation. Le divorce entre l'esthétique et l'être est consommé dans ce micro-mouvement : la cohérence du mensonge l'emporte sur l'incohérence du vrai. Le temps se dilate. Chaque seconde passée à lisser un pixel est une seconde de moins à affronter l'imprévisibilité de l'existence.

Le souffle des ventilateurs projette un flux d'air tiède contre le poignet. Cette chaleur résiduelle est le déchet thermique de la puissance nécessaire à la génération du paraître. Sous la pointe du stylet, la structure granulaire de la peau disparaît. Elle est remplacée par un dégradé mathématique d'une régularité absolue. Chaque mouvement est une soustraction. On retire les pores trop dilatés, les asymétries, les micro-cicatrices qui constituent l'archive accidentelle d'une vie biologique. L'acte de lissage est une entreprise d'épuration. L'individu est dépouillé de sa finitude.

Une raideur s'installe au sommet des vertèbres cervicales. C'est l'antithèse de la quête : le corps physique, dans sa lourdeur, refuse de se plier à la malléabilité du logiciel.

Tandis que l'image gagne en perfection, les yeux s'irritent. La cornée s'assèche sous l'assaut constant des photons bleutés. La résistance du réel est une insulte à la volonté. Une poussière, visible uniquement sur une zone sombre de l'écran, forme une constellation grise sur la dalle de verre. Elle rappelle que l'entropie contamine tout. Il existe une friction insoluble entre la stabilité du pixel et la déliquescence de l'organisme qui le manipule. La réalité brute est ce qui refuse de répondre au "undo". Elle ne peut être annulée par une simple combinaison de touches.

Zoom arrière. L'image recule et se stabilise dans le cadre noir du logiciel. Les paramètres de saturation globale font vibrer les teintes carnées jusqu'à une intensité que la lumière naturelle n'autorise jamais. Le spectre chromatique est poussé vers ses limites théoriques. L'œil n'est plus alerté par l'artifice, il est séduit par sa cohérence interne. Le sujet, dépourvu de toute imperfection, semble flotter dans un espace sans temps. La lumière ne tombe plus sur le visage, elle émane de lui, régulée par des algorithmes. L'imprevu est banni. Chaque clic renonce un peu plus à l'altérité du vrai.

La main droite, crispée sur le polymère froid, modifie l'angle d'incidence d'une source lumineuse virtuelle. Le poignet repose sur la surface granuleuse de la tablette. Ce contact, cette friction de la peau contre le plastique, constitue le dernier ancrage matériel. Un léger dépôt de sébum marque l'endroit où la paume presse le support. C'est un rappel importun d'une sécrétion biologique, un déchet organique souillant l'instrument de la dématérialisation. La sensation est ignorée. Seule compte la réfraction de la lumière dans l'iris affiché. Le calque de réglage des courbes s'ouvre. La diagonale parfaite est brisée d'un clic pour accentuer les contrastes. L'image réagit. Les noirs se densifient, expulsant les détails superflus dans une obscurité artificielle, ordonnée, sans bruit.

Le silence est corrodé par le sifflement haute fréquence du bloc d'alimentation. Chaque expiration semble trop bruyante face à la cadence métronomique du processeur. Le curseur survole la commande de « clarté ». En augmentant la valeur, les micro-contrastes s'accroissent jusqu'à l'irréel. Les bords des objets acquièrent une

netteté chirurgicale qui n'existe nulle part dans le monde tangible. Cette hyper-définition est une exigence : le visible doit être plus lisible que le vrai. La réalité brute fatigue l'appareil cognitif par son foisonnement désordonné. Ici, chaque pixel est porteur d'une intention. La profondeur de champ naturelle, trop soumise aux aléas de l'optique, s'efface devant un flou gaussien mathématiquement pur.

Une goutte de sueur perle à la tempe. Elle n'est pas essuyée. L'attention est captive de la zone T du visage, là où la brillance doit être neutralisée. Le geste est hypnotique : sélection, échantillonnage, duplication, lissage. Le tampon de duplication devient l'outil d'une chirurgie fondamentale. On prélève une zone de peau neutre pour l'apposer sur une irrégularité pigmentaire. Ce faisant, on n'efface pas un défaut, on annule un événement historique. La cicatrice ou la tache de soleil sont les traces d'une collision entre le corps et son environnement. En les gommant, on extrait le sujet de la chronologie. L'image ne dit plus « cela a été », elle affirme « ceci doit être consommé ». La fatigue des phalanges est le prix de cette réduction du monde. Le curseur revient au centre. Immobile. Le réel, dehors, continue de se dégrader, tandis que sous les doigts, l'image accède enfin à la stabilité du concept.

Grossissement à huit cents pour cent. L'unité organique du visage se disloque. Le regard n'est plus confronté à une personne, mais à une grille de carrés chromatiques. Dans cette abstraction, l'accident biologique perd sa charge émotionnelle. Il devient une erreur statistique de distribution. À la commissure des lèvres, une ombre suggère une lassitude que le cahier des charges esthétique ne tolère pas. La main déplace le stylet avec une lenteur de sismographe. Sélection. Outil correcteur. La pointe de silicone effleure la surface synthétique. Un frottement sec résonne dans le silence.

Le programme recalcule la valeur des pixels environnants pour combler le vide laissé par l'effacement de l'ombre. C'est une oblitération de l'usure. Le gris bleuté de la fatigue est remplacé par un beige optimisé, uniforme, dénué de profondeur historique. En supprimant cette ride, on supprime le temps nécessaire à sa formation. La rétine brûle. Un clignement mécanique interrompt le flux, mais l'esprit refuse de décrocher.

La perfection n'autorise aucun répit physiologique. Sur le canal des rouges, la lèvre inférieure gagne en intensité. Le rose anémique devient un carmin affirmé. Cette couleur ne résulte d'aucune irrigation sanguine réelle, mais d'une décision algorithmique visant à stimuler le cortex visuel.

La nuque se raidit. Une tension s'installe à la base du crâne. La soif assèche la gorge, mais le reflet spéculaire dans l'iris gauche réclame toute l'attention. Il est trop diffus. Nouveau calque. Blanc pur à 100 %. Un éclat d'une intensité théorique impossible est dessiné à la main. Ce point blanc est le sceau d'une souveraineté. Il ne prouve pas une source lumineuse dans la pièce, il simule une intelligence au sein de l'image. Le sujet semble s'éveiller d'une léthargie, non par un gain de vie, mais par un gain d'efficacité communicationnelle. La réalité est un dégradé de compromis ; ici, on impose la netteté. La mâchoire est rectifiée pour obéir à une symétrie de calcul. Chaque glissement de curseur est une révision du réel.

Le pouce gauche presse la touche « Alt ». L'index droit maintient le stylet. Ce couplage neuromoteur est un réflexe. On prélève un fragment de derme idéal pour le cloner sur la tempe. Le ventilateur accélère, émettant un sifflement de haute fréquence qui se mêle au bourdonnement du climatiseur. C'est une nappe sonore neutre. La peau, dans sa réalité, est une surface de frottement ; ici, elle devient une interface de glissement.

L'argument classique crierait à la falsification. Pourtant, l'observation de la volonté contredit cette morale. Il ne s'agit pas de tromper l'autre, mais de soulager son propre système cognitif du désordre. La vérité exige un effort de décodage permanent. Elle confronte à la finitude, à la maladie. Le pixel optimisé offre une satisfaction immédiate. Le réel est une contrainte ; l'image est un service. La main ajuste le diamètre de la brosse pour isoler chaque cil comme un vecteur indépendant.

Une raideur se propage de l'avant-bras vers le canal carpien. Le signal proprioceptif est ignoré. La lumière naturelle manque de directionnalité. Par des masques de fusion,

les ombres sont redistribuées pour sculpter une structure osseuse inédite. Le stylet court sur le plastique. Des micro-chocs remontent dans les os de la main. On crée une dialectique du clair-obscur qui répond à une exigence de lisibilité. Le sujet s'extrait de la bouillie phénoménale du monde. Le contact froid du bureau contre les avant-bras rappelle la matière solide que l'on congédie à travers l'écran.

Zoom à 1600 %. La chair s'efface devant la grille. Chaque carré de couleur est une unité de décision. On modifie la valeur hexadécimale d'un pixel isolé au coin de la paupière. Le brun terreux devient un gris neutre. On purifie le regard de toute fatigue. Cette fatigue est pourtant là, dans les muscles de l'opérateur, mais elle est interdite au simulacre. Plus on s'éloigne du référent, plus l'objet gagne en autorité. L'image devient un milieu autonome où la volonté n'est plus entravée par l'atome. Le dos se courbe. La colonne vertébrale adopte la forme de cet asservissement volontaire. Nous ne sommes pas les victimes d'une machine, mais les architectes d'une prison dorée dont chaque barreau est un pixel lissé.

Le curseur survole la zone périorbitaire. On active l'outil de duplication pour liquider l'accidentel. Le stylet produit un tapotement répétitif, cadencé par une respiration de plus en plus superficielle. La peau ne doit plus fonctionner comme un organe d'échange ; elle devient une surface de projection sans obstacle rugueux. L'air de la pièce est sec, chargé d'ions et de chaleur invisible. Les yeux brûlent. Un battement de paupières conscient interrompt brièvement le flux de données. C'est la dernière intrusion du cycle biologique. On isole la couche de grain mélanique. Opacité à 12 %. Juste assez d'illusion pour maintenir le naturalisme tout en neutralisant le vivant. Un craquement s'opère dans l'épaule. Le corps s'use par le mouvement, contrairement au pixel. La satisfaction est entropique : on réduit le désordre, pixel après pixel.

La barre d'espace permet de naviguer dans l'infra-mince du derme. Le contraste sépare ce qui doit être vu de ce qui doit être occulté. La courbe de transfert de dégradé est ajustée. Les hautes lumières se détachent avec une netteté que la rétine humaine ne peut saisir seule. On n'informe plus une image, on décrète une nouvelle modalité

d'existence. Le stylet s'immobilise en suspension dans le champ électromagnétique. On évalue la symétrie des pupilles. Elles ne reflètent aucun monde extérieur ; elles sont un circuit fermé de significations pré-programmées. Le silence est total, seulement troublé par le frottement du tissu de la manche contre le bureau.

L'engourdissement du poignet se cristallise au carrefour des tendons. Chaque mouvement déplace des milliers de coordonnées dans un espace sans pesanteur. À la commissure des lèvres, les micro-sillons sont traités comme des erreurs de transmission. La sueur perle au creux de la paume, preuve biologique incongrue dans cet environnement mathématique. On n'observe plus le monde, on opère sa disparition. À 800 %, l'image révèle sa vérité : une agrégation de valeurs sans épaisseur.

L'œil gauche picote. Brûlure granuleuse. On ignore l'alerte pour ajuster le canal rouge. La réalité est une donnée brute, inutilement complexe. En manipulant les niveaux, on impose une hiérarchie où l'ombre devient une décision de design, une zone de repli stratégique. Le ventilateur monte en régime. Ce bourdonnement métallique devient le métronome de la pensée, alignant la biologie sur la cadence des processeurs.

Un clic sec. Filtre de flou gaussien sélectif sur les zones périphériques. Ce n'est pas une dissimulation, c'est une gestion de la bande passante cognitive. On supprime l'accessoire. La beauté se définit techniquement par l'absence de bruit. La peau devient porcelaine numérique. Cette surface ne retient aucune trace du temps. La malléabilité procure une souveraineté que la rencontre avec un corps réel, odorant et encombrant, refuse systématiquement. Saturation augmentée de deux unités. On passe d'une carnation vivante à une teinte sublimée qui sature exactement le désir de l'observateur. La main se crispe sur le bord du bureau. On liquide l'imperfection par la certitude du signal.

Pression de soixante grammes sur le commutateur gauche. Masque de fusion validé. Le panneau de « Color Grading » s'ouvre. Les roues chromatiques s'inclinent vers un

bleu froid, neutralisant les dernières rémanences de jaune organique. Les phalanges de la main gauche sont livides sous l'éclairage à 6500 Kelvins. Cette main sclérosée contraste avec la souplesse infinie du derme à l'écran. On institue une norme supérieure à la nature.

Une douleur s'installe à la base de l'occiput. C'est le prix de l'immobilité. On applique une table de correspondance chromatique qui flatte le système limbique sans solliciter l'analyse. L'image s'auto-explique par sa propre perfection. L'œil gauche a été dupliqué, inversé et réintégré pour harmoniser les volumes. La symétrie n'est pas une vérité, c'est un repos pour l'esprit.

Le processeur calcule l'exportation finale. La barre de progression avance. Chaque pourcentage est une victoire sur l'incertitude. L'original — le fichier RAW lourd de ses imperfections — sera bientôt supprimé. C'est une purge. L'original n'est plus la référence, c'est un déchet. Le dos de la main frotte contre le bord rugueux du bureau, mais l'éclat du rendu final balaie cette distraction.

L'image est stabilisée. Elle ne vieillit plus. Elle ne réclame plus rien d'autre que d'être consommée. Cette lassitude du vrai n'a pas été imposée par une machine tyrannique, mais par une incapacité à tolérer le vivant. En cliquant sur « Enregistrer », le pacte est scellé. Le pixel a triomphé de l'atome. La vérité, dépouillée de son esthétique, n'est plus qu'une erreur système à corriger. Le rideau tombe sur le fait ; la scène appartient désormais au signal.

# Chapitre 16

## La chirurgie du désir : l'ajustement du monde au prompt

Le bout du doigt parcourt le verre de la console. Une résistance infime. Ce léger freinage moléculaire s'oppose à la chair, rappelant que l'interface est encore une limite. Sous la pression, une colonne de lumière bleue sature l'espace. À chaque mouvement latéral, la pièce mute. Les ombres sur le mur de béton brut perdent leur grain, leurs contours se lissent. La granulation chaotique du réel s'efface devant la fluidité d'un signal optimisé. L'œil ne cherche plus la matière, mais la conformité au modèle.

Dans l'angle de la fenêtre, la lumière naturelle entre en conflit avec l'ajustement artificiel. Une frange de réalité brute persiste. Là, la poussière danse dans un rayon de soleil oblique. Ce spectacle, jadis preuve du monde, n'est plus qu'une scorie. Une erreur de lecture. La mâchoire du sujet se crispe. Inconfort devant l'imprévu. Il sélectionne le paramètre « clarté » et pousse le curseur. La texture de l'air se gomme, purgée de ses impuretés physiques. La vision se stabilise. Le soulagement n'est pas un plaisir, mais un équilibre fonctionnel. Le monde est enfin lisible parce qu'il est prévisible.

Le sujet incline la tête et observe sa main sur l'écran. La peau, avec ses pores et ses micro-veines, lui apparaît étrangère. Presque archaïque face à la perfection du signal. Il remarque une petite cicatrice blanche sur sa jointure, un vestige d'enfance que le système n'a pas encore lissé. Ce détail humain semble une insulte à l'ergonomie ambiante. L'image-preuve a laissé la place à l'image-signal. La réalité ne résiste plus ; elle s'aligne.

D'un pincement de doigts, il dilate l'espace. Le bureau s'éloigne de la cloison selon

une logique de confort immédiat. Les vertèbres cervicales se relâchent. L'architecture devient une extension du système nerveux. La respiration se cale sur le cycle de rafraîchissement de l'image.

Il saisit une tasse de porcelaine. Le contact thermique est immédiat, réglé à la température exacte du repos cognitif. Ni brûlure, ni tiédeur. Le poids de l'objet est une constante attendue. En buvant, il ne cherche pas la saveur complexe du café torréfié, mais la confirmation d'un paramètre gustatif déjà choisi. La sensation ne précède plus l'idée ; elle l'exécute. Une goutte s'échappe et s'immobilise sur le rebord en une sphère parfaite. Sa tension superficielle est maintenue par un champ de force localisé. On a mis la dynamique des fluides au pas.

Le regard glisse ensuite vers la paroi translucide. La lumière qui traverse le vitrage est filtrée, débarrassée des spectres agressifs par un réseau de cristaux liquides. La pupille reste stable, épargnée par les spasmes de l'éblouissement. Ce qu'il voit n'est pas le paysage, mais un rendu égalisé pour épargner le nerf optique. L'horizon est subordonné à la rétine.

Le silence est une construction active. Des transducteurs émettent des fréquences en opposition exacte avec les vibrations de la ville extérieure. Lorsque le sujet déglutit, le bruit de sa propre gorge est la seule occurrence sonore non traitée. Cette isolation totale opère une déconnexion : le corps est en stase, tandis que le monde défile.

Soudain, un micro-décalage survient. Une latence d'une fraction de milliseconde entre un battement de paupière et la réactualisation de la luminosité. Un glitch. Une simple scorie dans le rendu. Mais dans cette fêlure, dans ce bref instant où la commande échoue à précéder le mouvement, l'horreur de la vacuité se révèle. Le monde ne s'est pas simplement adapté ; il s'est évaporé derrière son interface. Le réel est devenu un service modulable. Et si l'interface décidait de se mettre en veille, il ne resterait rien. Juste l'obscurité d'un programme qui s'arrête.

# Chapitre 17

## Le simulacre souverain : l'indépendance de l'apparence

L'index s'immobilise à quelques millimètres de la surface de verre, une plaque de silice traitée contre les reflets dont la température est maintenue à une constante de vingt-deux degrés. Sous la pulpe, la tension électrostatique crée une micro-résistance, un signal tactile annonçant l'interaction. Sur la matrice de diodes, un visage naît. Ce n'est pas une capture, mais une émanation. Chaque pore de cette peau virtuelle est généré selon une distribution de Gauss, lissant les aspérités sans sacrifier la granularité. La lumière ambiante, filtrée par des stores à lamelles d'aluminium, vient frapper le bord de l'écran, révélant une fine couche de poussière atmosphérique qui jure avec la pureté absolue de l'image de synthèse.

Le curseur se déplace avec une fluidité mécanique. On ajuste un paramètre de complexité visuelle. Instantanément, la commissure des lèvres s'affaisse d'un dixième de millimètre sur le moniteur, non pour traduire une tristesse authentique, mais pour satisfaire une exigence de réalisme. C'est le laboratoire du signal pur. L'image n'entretient plus de rapport de filiation avec un corps physique ; elle est une performance mathématique dont l'unique finalité est sa propre réception. La pupille de l'avatar, d'un bleu minéral, ne reflète pas le photographe, mais une simulation de dôme lumineux conçu pour maximiser l'attrait cognitif de l'observateur.

Le silence de la pièce est corrodé par le ronflement feutré des unités de calcul sous le bureau. Ce bruit de fond, une vibration de basse fréquence à cinquante hertz, rappelle la matérialité de cette dématérialisation. On perçoit une légère sécheresse oculaire. Le processus de sélection est froid. Chaque ajustement valide la même thèse : la réalité brute, avec ses symétries imparfaites et ses teintes ternes, est devenue une donnée encombrante. Nous préférons cette version rectifiée, cette chair de code qui ignore la

fatigue et la décomposition.

Le regard descend vers le clavier. Une fine pellicule de sébum humain s'est déposée sur la touche « Entrée », témoignant de la répétition du cycle commande-exécution. L'air s'est réchauffé de deux degrés, chargé d'ozone et de plastique chauffé par les ventilateurs qui expulsent une chaleur aride contre les chevilles. On ajuste la position du buste sur le siège ergonomique ; le tissu synthétique produit un léger crissement. Ce mouvement physique, lourd de gravité et de fatigue lombaire, souligne l'apesanteur de l'image. Sur le moniteur, l'avatar reste immobile, figé dans une invariance qui défie l'entropie. Les yeux de la figure numérique ne clignent que si on le décide, selon une fréquence probabiliste destinée à briser l'étrangeté de la fixité.

Un clic supplémentaire ouvre le panneau des textures de l'iris. En zoomant, la matrice de pixels se réorganise pour dévoiler les fibres musculaires de la pupille virtuelle, disposées en une rosette de détails dépassant les capacités de résolution de l'œil humain. On approche le visage de la dalle ; on sent la chaleur résiduelle du rétroéclairage irradier sur le front. À cette proximité, l'image ne se dégrade pas. Elle maintient sa souveraineté grâce à des algorithmes qui recalculent le détail à l'infini. La réalité, au contraire, s'effondre sous l'examen microscopique, révélant la cellule morte et le défaut de matière. Ici, la profondeur est une promesse tenue par le code.

On porte la main à sa propre joue, effleurant une irrégularité, un pore obstrué, une asymétrie. Le contact est décevant. La peau réelle est un support d'entropie, une archive de la dégradation temporelle. À l'écran, le logiciel recalcule la trajectoire des photons virtuels, éliminant les zones de grisaille qui suggéreraient une lassitude. Le désir de contrôle sature l'espace. On ne cherche plus à savoir si cette figure existe, on cherche à s'assurer qu'aucune imperfection naturelle ne viendra interrompre le flux de la consommation visuelle. Le signal de la vie est ici plus convaincant que la vie elle-même, car il est purgé de sa finitude.

Un sifflement aigu s'échappe des bobines d'induction de la carte graphique, signalant

une crête de charge. Le calcul franchit la barre des 98 %. Le silence revient brusquement alors que les ventilateurs ralentissent leur course, laissant une pression acoustique vide dans les tympans. Le fichier est prêt, encapsulé. Le double numérique nous regarde avec une fixité souveraine, dépourvue de l'hésitation du vivant. Nous avons atteint le point de rupture où le modèle n'a plus besoin de nous pour être vrai. La réalité est déclarée nulle et non avenue. Il ne reste qu'à franchir la dernière étape : l'effacement définitif de l'observateur au profit de l'image qui se regarde elle-même.

# Chapitre 18

## La mutation du désir : de la découverte à la vérification

Une micro-friction, presque imperceptible, freine la course du pouce sur le verre. C'est l'usure physique de la dalle qui témoigne, seule, de la répétition maniaque du geste. Dans le silence de la pièce, le frottement de la pulpe produit un sifflement sec, un rythme qui scande l'ascension des données. L'œil ne parcourt plus l'espace ; il attend que le monde défile devant lui, captif d'une fréquence de rafraîchissement calibrée pour lisser toute saccade. Sous la vitre, les cristaux liquides s'orientent avec une docilité mathématique. Ils recomposent une forêt boréale dont les verts, trop saturés pour être honnêtes, excèdent les capacités de la chlorophylle réelle. La lumière, d'une température de 6500 Kelvins, frappe la rétine avec une rigueur millimétrée, ignorant les lois de la diffraction atmosphérique qui, dehors, rendent les contours du monde incertains.

Cette surface n'est plus un pont, mais un filtre d'homologation. La peau du sujet à l'écran ne possède ni pores dilatés, ni capillaires éclatés. C'est une topographie optimisée, un flux pur. Le désir subit ici sa première métamorphose : il ne s'agit plus de découvrir l'autre, mais de vérifier la conformité d'une image avec un idéal pré-enregistré. La réalité brute, avec sa grisaille et ses imprévus organiques, est reléguée au rang de déchet cognitif. Elle devient un bruit de fond, une entropie inutile que nous apprenons à évacuer par un simple balayage latéral.

Pourtant, une douleur sourde irradie dans la base du cou. Le dos s'arrondit contre le dossier, les vertèbres cervicales subissent la tension constante d'une inclinaison de quinze degrés. La respiration est courte, superficielle. À cet instant, la distinction entre l'observateur et l'image s'efface au profit d'une boucle de rétroaction. Voir ne consiste plus à croire en l'existence d'un monde extérieur, mais à consommer la

fluidité d'une impulsion qui ne nous contredit jamais. L'exigence de vérité s'effondre devant le confort du simulacre.

Nous commanditons cette atrophie. Chaque pression du doigt valide le choix du lisse sur le rugueux. Par la fente étroite de la fenêtre, le monde extérieur paraît désormais délavé, presque archaïque dans sa persistance à ne pas être ajustable. La lumière naturelle, qui décline sur le mur, ne possède pas la brillance agressive du pixel ; elle est perçue comme une défaillance technique du paysage. Soudain, une crampe brutale saisit le mollet droit. C'est une intrusion vulgaire, un rappel de la pesanteur qui brise la stase. Pendant une seconde, l'appareil dans la main n'est plus une extension neuronale, mais un bloc de métal et de verre, lourd et étranger. La douleur est le seul événement qui n'ait pas été calibré.

Le malaise passé, le doigt reprend son arc de cercle restreint. Le contact entre l'épiderme et le silicate d'alumine est marqué par une absence de texture qui constitue, en soi, un message métaphysique. La température de l'appareil a grimpé, trahissant l'activité du processeur qui recalcule la topographie des ombres sur un visage n'ayant jamais connu l'oxygène. Ce glissement est si parfait qu'il finit par abolir la sensation du toucher au profit d'une pure intentionnalité.

La pupille se rétracte, s'adaptant aux pixels qui ne tolèrent aucun flou de mise au point. Il n'y a plus ici de place pour le clair-obscur, cette zone d'incertitude où l'imagination venait autrefois combler les lacunes de la perception. Tout est exposé, validé dans sa conformité esthétique. L'image-flux ne contient aucune profondeur de champ réelle ; elle n'est qu'une superposition de plans où chaque détail est traité avec la même intensité. Dans le monde organique, l'œil doit choisir son focus, sacrifiant le premier plan pour l'horizon. Ici, le calcul offre une omniprésence de la netteté. Cette suppression de la hiérarchie optique flatte le cerveau. C'est l'ère de la vision sans regard.

Une feuille de Monstera, disposée dans l'angle mort d'une structure de béton virtuelle,

attire l'attention. Ses contours ne présentent aucune des dentelures anarchiques provoquées par les parasites. Chaque lobe est une courbe de Bézier lissée, une itération mathématique du concept de « croissance » dépouillée de la friction biologique. Nous n'observons pas un organisme, mais la résolution statique d'une équation chlorophyllienne. Dans la nature, l'altérité d'une plante réside dans sa capacité à mourir ; ici, cette autonomie est résorbée dans le script.

D'un mouvement de l'index, le soleil virtuel pivote de quinze degrés vers l'ouest. Les ombres s'allongent sur le ciment simulé avec une fluidité que l'astronomie réelle ne pourrait jamais offrir. Ce n'est pas une manipulation, c'est une réorganisation de l'ontologie. Le silence qui accompagne cette exploration n'est pas une absence de son, mais une absence de bruit. Aucun craquement, aucun souffle d'air non programmé. Une goutte d'eau, suspendue à la pointe de la feuille, refuse de tomber. Elle reste là, sphère de cristal parfaite. Elle ne sert qu'à valider l'exactitude de l'indice de réfraction paramétré.

Nous déplaçons notre centre de masse vers l'avant, franchissant le seuil d'une zone de vérification plus profonde. Le pied se pose sur un revêtement polymère ; l'impact ne produit aucune onde de choc. Le monde physique a été réduit à une interface de pure fonctionnalité. Le regard se porte sur un bloc de basalte sombre dont les arêtes présentent une rectitude impossible. Il n'y a aucune faille, aucune inclusion de quartz, aucune érosion. L'ombre portée au sol est un aplat noir découpé au laser.

En tendant la main, la sensation est paradoxale : la rugosité attendue a été remplacée par une texture satinée. Ce que nous touchons n'est pas de la pierre, mais l'idée stabilisée de la pierre. Le cerveau ne déchiffre plus, il audite. Un léger vrombissement signale l'activation d'un panneau mural. Des glyphes lumineux affichent des métriques de pureté atmosphérique. La réalité n'a plus besoin d'être vécue ; elle a besoin d'être quantifiée.

Soudain, le panneau mural s'éteint, laissant place à une surface réfléchissante. Le

reflet qui nous fait face est plus net, plus symétrique, plus « réel » que le corps qui le projette. Un glyphe apparaît au centre de notre propre front réfléchi : une icône de chargement. Le désir de vérification touche à sa fin. La porte située derrière le bloc de basalte s'efface dans la structure de la paroi, révélant un seuil de lumière blanche, sans source ni ombre. Nous nous avançons, non plus pour voir, mais pour être définitivement confirmés dans l'absence de reste.

# Chapitre 19

## L'atrophie de l'imaginaire : la saturation par le signal

La phalange se plie selon un angle de trente degrés, immobile au-dessus de la surface de verre froid. Le contact s'établit par une pression de quelques grammes, déclenchant une décharge photonique dont la fréquence est calibrée pour saturer les photorécepteurs de la rétine. L'écran ne reflète rien de l'environnement physique immédiat ; il impose sa propre géométrie lumineuse, une clarté sans ombre qui abolit la distance entre l'objet et sa perception. À cet instant précis, l'œil ne cherche plus à déchiffrer un sens caché derrière la forme. Il se contente de valider la conformité du stimulus avec une attente cognitive pré-enregistrée.

Cette immersion technique repose sur une proposition logique implacable : la suppression du reste. Autrefois, l'image photographique portait en elle une part d'indétermination, un indice qui exigeait du spectateur une forme de foi ou de doute, une tension entre le visible et l'absence. Ici, la transparence est totale et, par conséquent, autoritaire. La structure même du simulacre binaire interdit l'équivoque car elle n'est pas le résultat d'une capture de la lumière sur la matière, mais celui d'une exécution logicielle. Le flux ne montre pas une montagne ; il exécute la « montagnéité » optimale, débarrassée des aspérités inutiles, des gris ternes et des perspectives fuyantes qui polluent d'ordinaire la vision naturelle.

L'extrémité digitale amorce alors une translation millimétrique. Sous l'épiderme, les mécanorécepteurs de Meissner traduisent cette glisse en un flux nerveux continu, mais la conscience ne traite plus l'interface comme un obstacle matériel. Elle l'intègre comme une extension fluide de sa propre volonté motrice. Le verre, maintenu à une température constante par la dissipation thermique interne des processeurs, finit par s'effacer au profit de la pure information. L'esprit ne travaille plus à combler les

vides, puisque le vide a été banni par l'algorithme de remplissage. Cette plénitude visuelle engendre mécaniquement une atrophie fonctionnelle de l'imaginaire : quand tout est donné dans une netteté incisive, la faculté de projeter des ombres ou de loger des mystères devient un processus biologiquement superflu.

Pourtant, une résistance subsiste à la périphérie. Sur le bureau, une tasse de café refroidi dégage une odeur de marc oxydé. Cet influx olfactif reste à la lisière, luttant contre la dominance du spectre bleu. Une poussière dérive dans l'air de la pièce, brièvement illuminée par le rayonnement de l'écran avant de retomber dans l'obscurité. Ce grain de matière réelle, imprévisible et inutile, semble soudainement incongru, presque offensant pour l'œil habitué à la propreté du signal. On perçoit le frottement du tissu de la manche contre le poignet, une sensation de pesanteur qui rappelle l'existence du corps, cette machine carbonée dont le rendement décline tandis que la représentation, elle, demeure invariante.

Nous observons ici une transition métaphysique majeure : le passage d'une ontologie de la présence à une technologie de la préférence. Le sujet ne regarde plus le monde pour ce qu'il est, mais pour la manière dont il se conforme à ses circuits de récompense. La main revient à sa position de repos, mais le regard reste ancré dans cette interface où chaque détail est trop précis pour être vrai, et pourtant trop efficace pour être ignoré. La texture d'un tissu sur l'écran est rendue avec une telle acuité qu'elle en devient plus tactile que la peau même de celui qui manipule l'appareil. Dans ce régime de visibilité intégrale, l'interprétation, qui nécessitait une distance et un silence, est remplacée par le réflexe.

Le silence de la pièce est d'ailleurs rythmé par le ronflement lointain d'un ventilateur, une fréquence stable qui souligne l'immobilité du corps. Les muscles de la nuque se rigidifient pour maintenir la tête dans l'axe exact de la source lumineuse, créant une tension sourde. L'attention se focalise sur une barre de progression qui segmente la lumière. En déplaçant ce curseur, l'utilisateur procède à une ablation chirurgicale de l'aléa. Une ride, vestige d'une expression passée ou d'une fatigue biologique,

s'estompe jusqu'à disparaître. Le grain de la peau est remplacé par une texture de synthèse dont la cadence mathématique sature l'espace visuel.

Le système nerveux ne perçoit pas ce lissage comme une perte, mais comme une libération. La disparition de l'aspérité réduit le bruit de fond ontologique, permettant à la conscience de glisser sans obstacle sur une surface où rien ne vient contredire le désir de perfection. L'image n'attend plus d'être comprise ; elle exige d'être acceptée comme l'unique réalité disponible. L'incertitude de la forme est désormais traitée comme un bug à corriger.

Le temps ne s'écoule plus de manière linéaire mais se fragmente en une succession d'instantanés autonomes, chacun conçu pour saturer les récepteurs dopaminergiques par la nouveauté. L'imaginaire, privé du vide nécessaire à son expansion, s'efface. Pourquoi forger des représentations internes quand l'écran livre une version plus aboutie et plus cohérente de tout désir potentiel ? L'appareil psychique n'est plus un producteur de sens, mais un terminal de validation. On assiste à une délégation ontologique : nous confions à la machine le soin de définir ce qui est digne d'être vu.

La main quitte enfin la souris, les doigts restant légèrement courbés, figés dans la morphologie de l'outil. On contemple l'écran désormais fixe, une surface lisse où plus rien ne bouge, attendant que le signal nous intime l'ordre de la prochaine perception. La transition est achevée. L'esprit n'habite plus le monde, il réside dans le retard de phase entre deux impulsions. Au-delà de cette frontière de verre et de silicium, la réalité n'est plus qu'une hypothèse de travail, une base de données brute en attente de sa propre dématérialisation. Le chapitre de la vision se ferme ; celui de l'absorption totale commence.

# Chapitre 20

## Le réel-consommation : l'épuisement de la métaphysique

Le doigt s'immobilise à quelques millimètres de la surface vitrée. L'air est lourd d'électricité statique, la pièce maintenue à une température constante. Sous l'empreinte digitale, la dalle de verre n'est plus un obstacle, mais une interface de conversion, une membrane froide qui sépare l'intention de sa matérialisation. On observe cette main : elle ne cherche pas à saisir un objet, elle valide une occurrence lumineuse. La lumière ne frappe plus la rétine après avoir ricoché sur la matière ; elle émane directement de la matrice, projetée par des diodes dont le faisceau a été calibré pour saturer les récepteurs visuels sans jamais les fatiguer. Lorsque le contact s'établit enfin, une micro-vibration haptique parcourt l'index. Un écho tactile mensonger, destiné à rassurer le système nerveux sur la réalité de son geste.

Sur l'écran, le curseur clignote. Un métronome sourd. Le premier mot du prompt est saisi ; chaque lettre apparaît sans le moindre frottement, une succession de vecteurs mathématiques se traduisant par une noirceur absolue sur un fond d'une blancheur chirurgicale. Nous ne décrivons plus un paysage, nous convoquons une probabilité statistique de beauté. L'image commence à se sédimenter, pixel par pixel. C'est une brume de calcul qui se retire d'une vallée artificielle. Ce que nous voyons n'est pas la capture d'un instant qui a été, mais la synthèse d'une infinité de moments idéalisés, purgés de toute scorie temporelle. La texture d'une peau apparaît, dépourvue de pores dilatés ou de cicatrices. Elle affiche une matité qui n'appartient qu'au calcul pur.

Ici, la thèse de l'image-témoin s'effondre. Autrefois, la photographie exigeait la présence physique du sujet, une attestation matérielle dont la trace constituait le garant métaphysique. Aujourd'hui, l'image est sa propre finalité productive. Le monde physique devient un préambule encombrant. Nous préférons cette clarté générée, cette

netteté surnaturelle qui flatte nos biais perceptifs. La réalité brute nous apparaît désormais comme une donnée dégradée, un bruit de fond chaotique. L'œil scanne la surface et cherche une conformité : le bleu du ciel doit être ce pigment idéal que la mémoire a purifié, et non ce gris laiteux, instable, que l'atmosphère impose aux corps.

Un détail arrête le regard : le reflet d'une source lumineuse inexistante dans l'iris d'un visage généré. Ce point blanc est une erreur logique magnifiée en succès esthétique. Il n'y a pas de fenêtre dans la pièce virtuelle où ce visage a été calculé, pourtant le reflet est là. Le cerveau l'attend pour valider l'illusion de profondeur. La vérité est reléguée au rang d'obstacle technique ralentissant l'immédiateté de la perception. Si le réel s'obstine à ne pas ressembler à son double, c'est le réel qui est jugé défaillant. Le sujet ne se demande plus si ce qu'il voit est vrai, mais si l'image est efficace dans sa capacité à satisfaire une pulsion de consommation visuelle immédiate.

L'épaule s'ajuste contre le dossier du fauteuil. La mousse à mémoire de forme enregistre la pression des vertèbres, un souvenir physique qui s'efface déjà. Chaque micro-mouvement est une négociation avec un environnement conçu pour disparaître au profit de la stimulation optique. À côté du clavier, une tasse en céramique traîne, oubliée. Elle est ébréchée. Un éclat minuscule sur le bord du buvant et un cerne de calcaire au fond du récipient rappellent une matérialité indocile. Cette irrégularité n'est plus perçue comme un signe d'usage, mais comme une nuisance informationnelle. Face à la prévisibilité du faisceau numérique, l'objet physique apparaît comme une scorie. On éprouve alors la tentation de l'effacement : un désir réflexe de glisser un curseur imaginaire pour lisser l'email et supprimer la contingence de cette dégradation.

Le pouce exerce une pression latérale sur le châssis en alliage brossé. Le métal est tiède, irradiant une chaleur résiduelle issue du calcul intensif des processeurs. C'est l'unique vestige de l'entropie. L'iris se rétracte sous l'assaut d'une luminance stabilisée à 6500 Kelvins, une température de couleur qui ne connaît ni le déclin du crépuscule, ni l'incertitude des nuages. On n'observe plus un objet ; on absorbe une fréquence. La

paupière bat, une fois, deux fois. Ce clignement est la dernière friction organique, un rappel mécanique de la fragilité du support biologique face à l'invulnérabilité du flux.

La pensée ne cherche plus à comprendre la structure interne du monde, elle formule une intention de résultat. Un glissement du curseur suffit à modifier l'indice de réfraction d'une surface liquide. L'eau n'est plus cette substance qui mouille et qui gèle ; elle devient une variable d'ajustement. En déplaçant l'index de quelques millimètres, nous supprimons l'écume, nous lissons le clapotis. Nous imposons au chaos fluide une régularité mathématique que l'océan réel, dans sa médiocrité physique, est incapable de maintenir. Nous ne sommes plus les spectateurs de la nature, mais les éditeurs d'une version corrigée de l'existence.

Le cou maintient une tension isométrique. On suit la trajectoire d'une particule de poussière simulée flottant dans un rayon de soleil virtuel. Le réalisme est tel qu'il déclenche une micro-réaction réflexe dans les narines, une velléité d'éternuement qui avorte aussitôt. C'est ici que se joue le divorce : le corps réagit à l'artifice avec plus d'acuité qu'il ne réagirait au monde ambiant. La chambre réelle est plongée dans une pénombre grise, peuplée d'objets aux contours flous. Comparativement à la netteté chirurgicale de la trame, le mobilier semble s'effacer. Le bureau, le mur de plâtre, la mouche qui bute contre la vitre réelle ne sont plus que des contingences encombrantes. L'insecte, dans sa matérialité erratique, représente l'ancien régime de la vérité : autonome et non paramétrable.

Le doigt tapote le bord de l'écran. Impatience cognitive. On attend que l'itération suivante soit proposée au regard. La latence, ce bref intervalle où le processeur assemble les polygones, est le seul moment où la métaphysique reprend ses droits : c'est l'espace du doute. Mais ce vide est immédiatement comblé. L'image ne cherche pas à être acceptée, elle s'impose comme une évidence fonctionnelle. Le réel-consommation ne tolère pas le repos. La vérité n'est pas absente, elle est simplement devenue trop coûteuse à maintenir dans un système qui valorise la vitesse de l'illusion.

Le ventilateur de l'unité centrale monte d'un octave. Sifflement aigu. L'air chaud expulsé vient caresser le genou, un souffle sec qui transporte une odeur d'ozone. La main quitte momentanément la souris pour masser l'articulation du pouce ; le craquement des phalanges produit un bruit sourd, presque obscène par sa trivialité. Ce rappel de la mécanique osseuse souligne le contraste : alors que le sujet s'use, l'image peut être régénérée à l'infini, sans perte de définition.

L'index s'affaisse sur le bouton gauche. Un clic sec dont la résonance acoustique semble disproportionnée dans le silence. Sous l'appui, la résistance du ressort oppose une force de quelques grammes, dernier rempart physique. On ajuste la « Rugosité ». Les micro-aspérités de la roche virtuelle s'effacent jusqu'à obtenir un poli spéculaire. La pierre cesse d'être une matière pour devenir un miroir. On observe cette transition avec une neutralité technique. Le réel n'est plus ce qui nous entoure, mais ce que nous éditons sur la grille.

Le témoin de chargement franchit le seuil des quatre-vingts pour cent. Le marbre virtuel subit une dernière passe de filtrage, éliminant les scintillements de crénelage. Cette image ne cherche pas à imiter la pierre, elle satisfait une exigence de perfection que la géologie ignore. L'image-flux n'est plus une copie, elle est une correction. La nuque se raidit. C'est le signal d'obsolescence de notre propre structure biologique.

Le silence se densifie tandis que la ligne de rendu s'achève. Un déclic interne dans le moniteur signale la fin du cycle. L'image finale se fige, d'une stabilité absolue, offrant une définition qui outrepassa la capacité d'accommodation de la rétine. Nous restons immobiles. Le souffle court. La trace de calcaire sur le verre d'eau paraît soudainement insupportable, une insulte à la pureté du résultat. La main ne saisit pas le verre. Elle retourne au clavier pour initier la commande suivante, acceptant que notre rôle n'est plus d'observer la vérité, mais de superviser sa dissolution définitive dans le flux. Le curseur clignote. Vide. Prêt.

# Chapitre 21

## La transparence algorithmique contre l'opacité du vivant

La pulpe du doigt glisse sur la dalle froide. Un frottement sec, presque imperceptible. Sous le verre borosilicaté, le curseur de luminance réorganise la structure profonde de l'image. Ce n'est plus une simple correction d'éclairage, mais une réécriture de l'être. L'algorithme ne tolère aucun vide ; il remplit l'ombre par une interprétation statistique de ce que la chair devrait être sous une lumière idéale. Le visage devient un signal optimisé. Chaque pore est une donnée vérifiable.

La pupille se rétracte sous l'assaut des 450 nanomètres. Cette fréquence bleue sature les photorécepteurs. Dans ce face-à-face avec l'interface, le corps enregistre une dissonance. D'un côté, la perception biologique, habituée à la finitude ; de l'autre, l'exigence de clarté imposée par le silicium. Un effleurement vers la droite élimine les micro-reliefs du derme. Les cicatrices s'effacent. La peau devient une surface de réflectance parfaite, dénuée d'aspérité temporelle. L'opacité du vivant est ici traitée comme un bruit parasite qu'il convient de réduire à néant.

Pourtant, cette clarté forcée produit une nouvelle forme d'obscurité. En rendant tout visible, la machine annule la profondeur. L'œil ne voyage plus dans l'épaisseur d'une scène ; il rebondit sur une paroi de pixels. Pourquoi cette soif de limpidité ? Le geste s'interrompt un instant. Le dos s'appuie contre le dossier du fauteuil qui émet un craquement sec. Une odeur de poussière électrisée flotte dans la pièce. Le processeur rejette une chaleur discrète, seul rappel matériel de l'énergie nécessaire pour maintenir l'illusion. Nous ne cherchons plus à capturer ce qui est, mais à valider ce que nous attendons de voir. Le sujet devient le commanditaire de sa propre disparition.

L'extrémité tactile s'immobilise au-dessus de la zone de commande. L'ongle accroche un reflet LED, prisme involontaire sur le revêtement oléophobe. Puis, la pression s'exerce. Un retour haptique parcourt les nerfs, signalant que la réalité est rectifiée. Le clic est bref. La ride, trace d'une vie, devient une ligne de force vectorielle, une abstraction d'une netteté insoutenable. La transparence est totale car il n'y a plus rien à interpréter.

En détournant les yeux, on perçoit la main réelle sur le bureau. Elle est moite, imparfaite, soumise à l'entropie. Le contraste est violent. Le monde physique, avec ses ombres fuyantes, paraît désormais défaillant, presque archaïque. On revient alors vers l'écran, cet aimant de cohérence. Le chapitre de la vie organique se referme ici, remplacé par la sécurité du simulacre. L'obscurité n'est plus un mystère à explorer, mais une erreur de rendu enfin corrigée.

## Chapitre 22

### Le sujet comme commanditaire : la responsabilité du faux

Une légère résistance électrostatique freine la pulpe du doigt contre le verre de la tablette. Sous l'index, le curseur se déplace d'un millimètre, modifiant la balance des blancs d'un portrait capturé quelques minutes plus tôt. La peau du visage à l'écran perd sa granulométrie naturelle. Les pores s'effacent sous l'effet d'un algorithme de lissage qui réorganise les pixels en une surface continue, une nappe chromatique dépourvue d'aspérités. Le sujet ne subit pas cette altération comme une agression, mais comme l'accomplissement d'un cahier des charges esthétique. Chaque ajustement est une décision délibérée de raturer le biologique au profit du signal.

Le réel, avec ses imperfections et son bruit parasite, est désormais perçu comme une erreur de transmission qu'il convient d'élaguer. En saturant les teintes de l'iris, on n'exécute pas une falsification, mais une optimisation nécessaire. Le regard se fixe sur le reflet numérique avec une attention clinique, guettant le moment précis où la ressemblance s'effacera devant la conformité au désir. Le dos se voûte. Les vertèbres cervicales s'ajustent à l'angle de l'écran, scellant cette alliance entre la carcasse biologique et l'interface de commande.

Dans le silence de la pièce, le ronronnement du processeur témoigne de l'effort de calcul nécessaire à la production du simulacre. Sur le bord de la table, un verre d'eau attend, désormais à la température de la pièce. Une particule de poussière dérive à sa surface, piégée par la tension superficielle — un rappel de l'entropie que l'image, elle, parvient à nier. La main réelle, marquée par des veines bleutées et des ridules, offre un contraste violent avec la perfection qui brille à quelques centimètres. On n'attend plus de la machine qu'elle nous trompe ; on exige d'elle les outils d'une désertion hors du monde sensible.

Une pression bilatérale sur la surface tactile dilate le champ visuel. À ce degré de grossissement, le visage se désagrège en un paysage de blocs chromatiques. Le nez devient une arête géométrique, l'œil une fente de lumière structurée. On traque le moindre vestige de réalité non optimisée. La pupille, d'un noir trop profond pour être humain, reflète un environnement de studio synthétique qui a remplacé l'arrière-plan poussiéreux de la chambre. Cette exigence n'est pas une recherche de beauté, mais une mesure de protection contre l'aléa. Le réel est une variable instable, une source constante de déception sensorielle.

Un léger picotement irrite la cornée, conséquence d'un taux de clignement divisé par trois. On ignore la douleur, la traitant comme une information de bas niveau, un bruit de fond physiologique incapable de rivaliser avec l'urgence de la retouche. Le doigt sélectionne l'outil « densification » pour accentuer le limbe de l'œil, traçant un cercle d'un noir absolu, une frontière artificielle qui n'existe dans aucune physiologie mais que le cerveau exige pour stabiliser sa perception. On ne cherche plus à habiter son corps, mais à administrer sa représentation comme un actif informationnel dont la valeur dépend de sa fluidité.

Le clic final, celui qui valide la version épurée, déclenche un bref afflux de dopamine. Les cernes ont disparu, la mâchoire est redressée, la vérité est devenue un poids mort qui ralentissait la consommation du signal. On observe la main qui repose désormais sur l'aluminium froid. Elle a signé le contrat du faux pour ne plus avoir à affronter la déception du miroir.

En éteignant la dalle, le noir soudain renvoie le reflet de l'opérateur : une silhouette indistincte, fatiguée, dont les traits affaissés témoignent d'une existence que l'algorithme ne peut plus sauver. Le divorce est consommé. Le monde ne s'offre plus comme une énigme à déchiffrer, mais comme une matière première à éditer selon un prompt permanent. Après avoir lissé le visage, il faudra bientôt lisser le reste du monde.\_

# Chapitre 23

## L'ontologie résiduelle : ce qui reste du monde

La main se pose sur le rebord de la console en polymère froid. L'ongle gratte une aspérité microscopique, une irrégularité du moulage industriel qui accroche la pulpe du doigt. Ce contact brut constitue la première strate de ce qui subsiste du monde physique. Un choc silencieux. L'index perçoit une résistance granulaire qui ne répond à aucune commande, un signal parasite qui ne cherche ni à plaire, ni à signifier. Dans l'immobilité de la pièce, le regard se fixe sur le reflet d'une fenêtre à la surface d'un moniteur éteint. Le noir de l'écran n'est jamais une absence totale ; il y demeure une profondeur grise, une hésitation de la lumière témoignant de la persistance des cristaux liquides sur la volonté de vide.

La poussière danse dans un rayon de soleil oblique. Chaque grain est un débris : résidus de peau morte, fibres textiles, minéraux arrachés à l'extérieur. Ces particules flottent, aléatoires, échappant à toute optimisation. Dans l'expérience immédiate, cette matérialité non sollicitée devient une friction inutile. La pupille se rétracte devant l'éclat d'un grain plus brillant que les autres. Le regard glisse ensuite vers une pomme posée sur le guéridon. Les meurtrissures brunes marquent sa peau, interruptions chaotiques de la forme qui caractérisent le vivant laissé à lui-même. Le fruit n'est plus une nourriture, mais un dossier corrompu par la temporalité biologique.

L'homme approche la main du fruit sans le saisir. Les doigts s'arrêtent à quelques millimètres de la surface cireuse. À cette distance, l'odeur de fermentation, presque imperceptible, atteint les récepteurs olfactifs. C'est un message chimique complexe, non filtré, qui saturé les sens d'une information superflue. L'objet est là. Il pèse. Il vieillit. Face à cette imperfection, le désir bifurque. La vérité de la pomme ne réside

plus dans sa saveur acide, mais dans la réminiscence de sa forme idéale, celle que le signal numérique permet de consommer sans effort de mastication.

Le bras se retire lentement. Le triceps se tend sous la peau, mouvement mécanique limité par la gravité et une fatigue accumulée. Chaque geste est un coût énergétique que l'esprit cherche à minimiser. La pénibilité de cette interaction heurte la fluidité d'un défilement tactile. Si le réel est ce qui résiste, alors il est devenu l'adversaire de l'efficacité cognitive. On n'habite plus l'espace ; on le subit comme une latence technique. Une trace de condensation laissée par le souffle sur la vitre s'évapore, laissant un voile de sels minéraux. Ce processus thermique est lent, indifférent au besoin d'immédiateté.

Le silence est rompu par le craquement du parquet qui travaille sous l'effet de la chaleur. Un bruit sans émetteur, conséquence structurelle de la matière qui se dilate. L'oreille se tend par réflexe. Ce son témoigne d'un événement physique réel, mais il est désormais illisible. Le cerveau cherche une notification, une origine vérifiable dans un flux de données, mais ne rencontre que le vide acoustique de l'appartement. La réalité brute ne produit aucune métadonnée. Elle est un texte sans index. Un fourmillement discret apparaît dans la jambe gauche, une pression nerveuse due à une posture prolongée, rappelant l'obsolescence du rythme biologique face à la fréquence des processeurs.

La main se déplace vers la surface froide du meuble. Le bout de l'index entre en contact avec le revêtement synthétique. Une rugosité imperceptible se transmet le long des nerfs. La topographie est chaotique, faite de micro-rayures et de dépôts graisseux. Le système nerveux traite cette information avec lassitude. La friction est ici la condition même de la matière. L'homme appuie plus fermement, cherchant peut-être à écraser cette réalité, mais le meuble ne répond pas. Il ne s'allume pas. Il se contente d'être là, dans une passivité minérale qui confine à l'hostilité.

Le bras se déploie vers un verre d'eau. Chaque centimètre franchi exige une

mobilisation de ressources disproportionnée. La main hésite ; une micro-oscillation du poignet trahit une désynchronisation entre l'intention motrice et la résistance de l'air. Le bras doit lutter contre son propre poids et négocier avec la densité d'un fluide gazeux. La peau touche enfin la paroi. Le froid n'est pas une valeur numérique, mais une agression thermique qui contracte les capillaires. Les doigts se referment sur le cylindre. L'humidité condensée crée un film glissant, une instabilité qui force à ajuster la préhension avec une précision analogique. Le liquide s'agite, obéissant à des forces d'inertie qui génèrent un centre de gravité mouvant.

Le verre approche du visage. L'odeur de l'eau — chlore et minéralité neutre — envahit les fosses nasales. Le contact sur la lèvre est dur, tranchant. Le liquide franchit le seuil de la bouche avec une brusquerie qui court-circuite toute esthétique. Le péristaltisme s'active, mécanique interne propulsant l'eau dans l'œsophage. Le bruit de la déglutition résonne à l'intérieur du crâne, craquement cartilagineux et glouglou liquide. C'est le son de la machine humaine en maintenance, un bruit résiduel que l'on ne peut ni couper, ni égaliser. Le verre redescend, laissant une trace humide sur la table, une tache qui s'étend selon les lois de la capillarité.

Le regard se fixe sur la jointure entre le mur et le plafond. Une fissure millimétrique parcourt le plâtre, cicatrice d'un tassement structurel. C'est l'échec d'une maintenance prédictive. Le réel-consommation ne tolère pas la dégradation, il la remplace. Ici, la fissure demeure et s'élargit avec une lenteur géologique. Elle devient le point focal d'une angoisse : si le monde physique ne se met pas à jour, s'il s'effrite selon sa propre entropie, il devient une zone d'exclusion pour une psyché formatée par la rémanence des pixels.

L'homme déplace son centre de gravité. Ce mouvement sollicite les vertèbres lombaires et déclenche une série de micro-ajustements musculaires. La pesanteur est une contrainte brute. Les doigts se posent sur un pupitre en chêne dont le vernis écaillé offre une hétérogénéité thermique. Le bois est froid dans l'ombre, tiède sous le soleil. L'index suit une rayure profonde, entaille causée par un outil métallique des

décennies plus tôt. La pulpe enregistre la poussière piégée dans le creux de la cicatrice. Aucun lien hypertexte n'apparaît. L'objet reste obstinément muet.

Une impulsion réflexe agite le pouce droit : une tentative inconsciente de balayage latéral pour changer de perspective. Le geste avorte dans le vide. La frustration est structurelle. Nous avons perdu la capacité d'interagir avec ce qui ne possède pas de fonction de commande. Le monde physique est un déchet cognitif, une étendue qui ne nous sollicite plus. L'homme reste immobile, captif d'une temporalité dilatée où chaque seconde pèse son poids de matière inerte. Sa respiration, régulière et lourde, est le seul métronome dans cette pièce où le temps s'est figé dans une sédimentation d'oxydation. Le divorce est consommé : le monde existe, mais il n'est plus nécessaire. Nous sommes déjà ailleurs, là où la lumière ne blesse jamais l'œil et où la matière n'a plus de poids.

# Chapitre 24

## Le triomphe de l'image-signal : une stabilité mortifère

Le doigt parcourt la surface de verre glacé. Il ne rencontre aucune aspérité, aucun grain, rien d'autre que la tiédeur diffuse des processeurs en activité sous la dalle. Dans cette pénombre clinique, seule la luminescence de l'interface dessine les contours des mains et le reflet fixe des iris. L'image n'apparaît pas comme une révélation, mais comme une sécrétion logique de l'attente ; elle s'ajuste à la micro-seconde selon les battements imperceptibles de la pupille. Nous ne cherchons plus à voir ce qui est, mais à valider ce qui doit être. Le flux iconique ne contient plus de poussière, plus de flou cinétique involontaire, plus de cette "insulte" du réel que constitue l'imprévu. Chaque pixel est une décision statistique, une réponse optimisée à une demande de confort visuel. On élimine ainsi la rugosité qui caractérisait jadis la photographie argentique, cette trace indocile d'un monde qui se donnait sans se soucier de notre plaisir. L'œil se fixe sur la courbure d'une feuille de métal générée par le calcul. Sa texture est si parfaite qu'elle en devient suspecte. La peau du métal n'a pas de pores, pas de rayures, pas d'oxydation aléatoire. Si une imperfection y est insérée, elle l'est par pur mimétisme esthétique, une scorie simulée pour rassurer une psyché qui craint encore la vacuité du trop-parfait.

La main se retire doucement, mais la persistance rétinienne survit à l'obscurité. Dehors, derrière les parois opaques de l'appartement, le réel semble soudain délavé, inutilement bruyant. On perçoit, dans ce silence de laboratoire, le léger sifflement des ventilateurs, unique vestige matériel d'une production d'immatériel. C'est ici que s'opère le divorce : nous ne demandons plus à l'image de témoigner de l'existence d'un objet, mais de nous soulager de la présence du monde. L'organisme accepte cette trahison des sens comme une optimisation nécessaire. La résistance réelle — celle qui écorche, qui résiste, qui salit — est devenue une source de fatigue métabolique

inutile. Le regard descend vers le bas de l'interface, là où les ombres portées obéissent à des lois physiques réécrites pour la clarté. La lumière ne se contente pas d'éclairer ; elle dirige l'attention avec une autorité silencieuse. On remarque la dilatation de la pupille qui s'adapte à cette clarté artificielle, une luminescence dépourvue de la variabilité instable du soleil. Dehors, le jour décline dans une confusion de gris et de mauves sales, une lumière sans intention qui ne flatte aucun volume. Ici, chaque photon possède une fonction sémantique précise. Le contraste est réglé pour que l'œil n'ait jamais à forcer sa mise au point.

Un ajustement imperceptible des vertèbres cervicales trahit la tension de cette stase. Tandis que l'esprit navigue dans une suite de résultats instantanés, le corps enregistre une sédimentation de l'immobilité. On sent l'air frais de la climatisation heurter la peau du cou, une sensation tactile presque anachronique, une intrusion parasite dans l'expérience pure du signal. Le buste se penche. Un frisson parcourt l'épine dorsale lorsque l'image s'anime sous l'effet d'un balayage latéral. La transition est si fluide qu'elle semble précéder l'intention motrice, comme si la machine anticipait la courbure du désir. On observe alors le reflet de son propre visage sur la bordure noire de l'appareil. Ce n'est qu'une silhouette sombre, une tache indistincte qui fait pâle figure face à l'éclat de la simulation. La chair, avec ses pores et son opacité, semble appartenir à une strate archéologique de l'existence. Le sujet regarde son reflet comme on regarde un déchet de l'évolution, une scorie organique encombrante dans un environnement de pure information. La main se repose sur le rebord du bureau, sentant la texture du bois, mais l'esprit est déjà ailleurs, aspiré par cette stabilité où rien ne peut plus advenir, car tout est déjà résolu.

L'index demeure en suspens, une phalange fléchie au-dessus de la surface capacitive. Cette attente ne relève pas de l'hésitation, mais d'une synchronisation cybernétique. On perçoit la légère pression exercée par l'avant-bras sur le rebord du bureau, un poids mort qui semble s'affaisser à mesure que la matrice gagne en autorité. Dans cet espace, le toucher n'est plus un outil d'exploration, mais un déclencheur binaire. Chaque micro-mouvement est immédiatement traduit par un déplacement de pixels

dont la netteté outrageuse ignore les lois de la diffraction optique. La rétine absorbe cette lumière sans ombre portée naturelle. Le signal est pré-mâché par des algorithmes de netteté qui éliminent le "bruit" visuel du vivant. Ce que nous voyons n'est plus une représentation, mais une instruction lumineuse. La réalité brute exigeait un effort d'interprétation, une lutte entre l'œil et l'objet. Ici, le conflit a disparu. Le pouce glisse à nouveau sur la surface froide, activant un défilement de paysages générés, des architectures dont la géométrie est trop parfaite pour avoir jamais connu l'érosion du vent.

Une légère déglutition interrompt le silence, le bruit de la gorge serrée résonnant comme une intrusion charnelle. Le corps s'affaisse dans le fauteuil, les muscles abandonnant leur rôle de soutien. L'image générée ne contient aucune poussière, aucun défaut de mise au point. Elle est l'exécution d'un cahier des charges cognitif. Si l'on s'approche de la surface, on ne trouve que l'invulnérabilité d'un code qui se régénère à soixante images par seconde. Cette fluidité est une exigence psychique : nous avons besoin que le monde ne nous résiste plus. Le cerveau commence à traiter l'environnement immédiat — le bureau, la pénombre, le souffle de la respiration — comme une zone de basse définition. On observe le défilement d'un visage synthétique dont la peau présente une porosité simulée d'une précision supérieure à la réalité humaine. L'ajustement final porte sur l'éclat de l'iris du modèle numérique, une scintillation calculée pour simuler une profondeur de champ qui n'existe nulle part. En augmentant l'indice de réfraction de cette pupille virtuelle, nous signons l'acte de décès de la rencontre. L'image ne nous regarde pas ; elle nous reflète dans notre désir de ne plus être exposés à l'altérité. La session se termine. La main se détache enfin, les articulations craquent dans l'air froid. La rétine est marquée par l'empreinte de cette icône sans passé, tandis que le monde extérieur n'est plus qu'une interface défectueuse qu'il faudra bientôt, à son tour, optimiser.

# Chapitre 25

## Conclusion : le pacte du simulacre

L'index effleure le verre. Le contact est froid, d'une neutralité thermique absolue. Sous la pression, une onde de pixels se réorganise. L'ombre grise mue en un vert émeraude dont la saturation dépasse tout ce que la chlorophylle naturelle pourrait produire. L'œil enregistre l'impulsion avec un réflexe de plaisir. Le système haptique simule une résistance que la dalle ne possède pas. C'est le premier divorce : la perception s'isole de la réalité physique du support.

Un bourdonnement continu meurt dans le silence stérile de la pièce. L'iris se dilate pour absorber la luminance. Les paupières ralentissent. À l'écran, un paysage se compose, strate par strate, par un calcul de probabilités. Chaque grain de roche, chaque reflet sur l'onde a été poli pour supprimer l'aléa et la poussière. Le regard ne déchiffre plus une géologie, il boit une exactitude mathématique sans effort. La main reste immobile sur le rebord en aluminium brossé. Elle attend. L'image n'est plus une fenêtre, elle devient l'habitat.

Le geste suivant est lent. On ajuste un curseur latéral, forçant les contrastes. Le noir produit par la dalle n'est pas une absence de lumière, mais un flux spécifique, calibré pour épouser les nerfs sans jamais les heurter. La vérité est une variable encombrante. D'un glissement de poignet, on l'écarte. L'ombre de l'arbre respecte-t-elle l'optique ? Peu importe. Sa densité chromatique flatte simplement la psyché. Le corps s'enfonce. La mousse à mémoire de forme compresse les vertèbres. Les muscles de la nuque se figent. Le pixel règne désormais sur l'indice.

De la sueur perle à la jointure des phalanges. C'est la seule trace organique dans ce cube régulé. L'attention se porte sur une texture de marbre : les veines de la pierre

sont trop parfaites pour être honnêtes. Elles suivent une harmonie que la tectonique des plaques ignore. Le réel est décevant, terne et bruyant. L'artifice, lui, est une promesse tenue. Le doigt quitte la surface, laissant une trace de sébum circulaire. Cette tache d'humanité brute paraît soudainement anachronique. On essuie la marque sur sa manche. L'imperfection du sujet est devenue plus gênante que l'artifice de l'objet.

L'index glisse sur la bordure de verre froid. Sous la pression, une micro-vibration haptique renvoie une décharge sèche. C'est une concession à notre physiologie, un vestige de l'époque où l'action exigeait une force. Un curseur bouge de quelques fractions de degré. Aussitôt, le massif montagneux se dissout dans un flou maîtrisé. Ce n'est pas une aberration optique, mais une soustraction volontaire de données. L'œil se détend. La fatigue disparaît. On simplifie le monde en éliminant le contingent.

Le silence pèse. Seul le frottement du tissu contre la table produit un son de chair. Les narines captent l'odeur neutre de l'air filtré, une atmosphère sans poussière. Ici, le vide n'existe pas ; il est rempli par la logique du processeur. La dalle ne renvoie aucun reflet de la pièce physique. Elle absorbe l'environnement. Le coude repose sur le cuir synthétique. Sa fraîcheur s'est dissipée sous la chaleur du corps. Le corps n'est plus qu'un socle. Une unité de support biologique pour la rétine.

Le regard s'attarde sur un soleil artificiel. D'un mouvement imperceptible du poignet, on le déplace vers le zénith. Les ombres se contractent avec une fluidité que la rotation terrestre ne connaîtra jamais. C'est une victoire sur le temps. L'ombre ne dit plus l'heure qu'il est, mais l'heure que l'on veut habiter. Chaque pixel est une unité de volonté. La main se crispe sur la souris, un réflexe moteur résiduel. La conscience valide ce décor comme l'unique référent stable.

On ajuste la granulation de la roche. Sous la pulpe, le tactile produit un micro-picotement haute fréquence. Les pores de la pierre virtuelle se resserrent,

éliminant les fragilités naturelles. Chaque anfractuosité est délibérée. La main gauche perçoit le souffle tiède des ventilateurs internes. C'est le seul vestige de l'effort physique engagé : la chaleur mécanique du calcul. On contracte l'avant-bras. L'image réagit sans latence. Le corps se prolonge dans l'espace numérique.

La pupille se dilate. Dans le monde physique, une telle clarté exigerait une source aveuglante. Ici, l'information est maximale sans jamais agresser. La réalité brute nous fatigue par son manque de hiérarchie. Elle impose des détails inutiles. L'artifice, lui, offre le repos d'une perception pré-mâchée. Une sécheresse oculaire s'installe. Un picotement aux coins des paupières signale une attention qui refuse de cligner. On avale sa salive. Le mouvement sec de la gorge résonne dans le silence.

D'un mouvement du pouce, le bleu du ciel vire au cobalt. Ce n'est pas une falsification, c'est une correction. La main se détend. On éprouve une satisfaction logique : aucun insecte ne trouble les lignes, aucune poussière ne souille les plans. L'odeur du plastique chauffé et la pénombre ambiante s'effacent. Nous sommes les architectes d'une demeure sans usure. Le corps est une interface encombrante. Un engourdissement gagne les orteils, mais l'esprit refuse de rompre le pacte.

L'index s'immobilise. Les fibres musculaires tremblent de façon presque imperceptible. C'est la frontière entre l'influx nerveux et le vecteur de données. Le doigt descend. La vibration simule une texture, trompant les capteurs de la peau. On touche l'idée de la matière. À l'écran, le granit se métamorphose, ses arêtes deviennent tranchantes, mais le doigt ne rencontre aucune aspérité réelle. Le divorce est total. L'œil est souverain.

Un os craque dans la hanche. Le son est étouffé par le revêtement acoustique de la pièce. On perçoit le rythme de sa propre respiration, un sifflement importun dans les narines. Dans la matrice, le souffle est une option esthétique, pas une nécessité. Le code ne s'essouffle jamais. On déplace le regard vers les ombres. La précision est telle que l'on cesse de chercher la faille. On préfère cette stabilité calculée à l'incertitude

d'un nuage réel.

La main ajuste la monture des lunettes sur l'arête du nez. Le plastique presse la peau. Ce poids ancre encore le sujet dans le monde physique, tandis que la vision est déjà ailleurs. On active le filtrage atmosphérique. D'un geste circulaire, les particules en suspension disparaissent. Le vide devient pur. La satisfaction est intellectuelle : c'est la maîtrise de l'aléa. Une goutte de sueur perle à la tempe sous l'effort cognitif. L'esprit l'ignore. Le réel se plie à la dictature de l'idéal. Chaque battement de paupière est un acte de validation.

Le cuir de l'accoudoir semble désormais grossier. Il est irrégulier, marqué par des défauts organiques sans logique. Le marbre virtuel, lui, sature la perception. Le système de suivi oculaire enregistre une saccade de la pupille. Instantanément, la puissance de calcul affine la réfraction de la lumière. Le défaut devient plus vrai qu'un défaut géologique. C'est un dialogue asymétrique : l'œil exige, le code livre. La matière se vide pour devenir une pure surface d'accueil.

Un déplacement du buste modifie la pression sur les lombaires. Cette douleur est un bruit parasite. On l'écarte. Le monde physique n'est plus qu'un arrière-plan encombrant. À travers les optiques, le soleil entame une descente millimétrée. La température de la couleur suit une courbe de Kelvin parfaite, purgée de toute humidité. Le crépuscule n'est plus météo, il est confort. La réalité brute est disqualifiée par son incapacité à maintenir cette constance.

La langue passe sur les lèvres sèches. La soif est là, mais l'esprit contemple le vide entre deux colonnes ioniques. Le concept de "vérité" s'efface devant le "ceci est pour moi". Une particule de lumière rebondit sur une corniche avec une précision qui engendre une plénitude intellectuelle. L'aléa naturel est ressenti comme une erreur de programmation. L'artifice est l'aboutissement d'une matière enfin domptée. Le corps, immobile dans son métal, attend la dématérialisation.

L'index se tend. Chaque segment osseux pèse. La pulpe s'approche d'un marbre de Carrare simulé. Le cerveau anticipe le froid, mais la peau ne rencontre que l'air élastique. Ce décalage ne produit aucune frustration. On ne cherche plus à toucher, mais à valider la représentation. La main retombe le long de la cuisse. Le grain du pantalon semble archaïque, une persistance non raffinée.

Le regard fixe un joint d'assemblage. L'algorithme y a placé une usure simulée pour saturer notre besoin de réalisme. C'est le paradoxe : pour paraître vrai, l'artifice mime l'accident. Mais c'est un accident sous contrôle. Dans le monde extérieur, une fissure menace la structure. Ici, elle flatte la rétine. L'œil suit une veine grise dont l'harmonie est impossible dans la nature brute.

Une inspiration profonde soulève le sternum. Le capteur de mouvement frotte contre la peau. Ce rappel mécanique est intégré au système. La respiration devient une donnée d'entrée, faisant osciller l'horizon. On n'est plus devant une image, on habite une équation. L'espace est un volume de données. Chaque micro-mouvement des muscles oculaires déclenche une cascade de calculs. La réalité ne peut plus rivaliser avec cette servilité du code.

Le buste bouge. Les reflets spéculaires se reconfigurent immédiatement. Dans le réel, ce mouvement révélerait des poussières ou des rayures. Ici, la clarté est absolue. Un éclat naît à la surface du marbre. Ce n'est pas un photon aléatoire, c'est une récompense visuelle. La pupille se rétracte. Elle adhère à un ordre supérieur.

Sous les pieds, le polymère industriel est froid. Cette sensation thermique est une interférence. On déplace le poids vers l'avant. Le tendon d'Achille se tend. Les métatarses s'écrasent contre le sol réel, mais l'esprit traite la soie d'un tapis virtuel. Ce divorce sensoriel est l'étape ultime. La vision doit rendre le toucher redondant. Le réel est une scorie, une infrastructure invisible, comme les câbles le long des plinthes.

Une poussière simulée flotte dans un rai de lumière. Sa dynamique est mathématique.

Rien n'est laissé au chaos. Dans cette chambre, l'entropie a disparu. La conscience éprouve une sérénité souveraine. C'est le confort de l'habiter total. Le monde n'est plus un obstacle, mais une interface. Un clignement d'yeux ajuste la température chromatique. Le simulacre est l'hôte le plus attentif.

L'avant-bras se lève vers une carafe de cristal. Le coude produit un craquement sec, une friction d'os qui appartient au monde brut. Sur la rétine, le geste est parfait. Les reflets se modifient avec une célérité photonique. Le cristal sublime la lumière. Il répond à une attente cognitive pré-programmée.

L'index approche de la paroi. La peau ne rencontre que l'air, mais le thalamus génère le froid attendu. On effectue une pression de préhension. Les tendons se dessinent sous la peau de la main. C'est un mimétisme réflexe. On contracte les muscles pour simuler un poids qui n'existe pas. On ne veut pas briser la cohérence. La main se referme sur le vide, mais enserme une perfection. Le corps biologique est un effecteur fantôme.

On soulève la carafe. L'absence de pesanteur permet une précision que la masse rendrait malaisée. Le vin ondule sans turbulence chaotique. Chaque gouttelette est une information raffinée. On incline le poignet. Le craquement du cartilage est couvert par le tintement cristallin produit par l'interface. On interagit avec des intentions de design. La conscience loge dans le calcul.

Le liquide coule avec une régularité de fonction. Aucune éclaboussure ne menace la nappe. Le filet pourpre dessine une courbe balistique idéale. La surface du vin absorbe l'impact dans une fusion silencieuse. L'ombre des phalanges est nette, sans diffraction. Chaque pore est restitué avec une hyper-réalité qui rend le membre étranger. On est un ensemble de coordonnées.

Le niveau monte. Une fréquence pure imite la résonance du verre sans ses fêlures. Les muscles maintiennent une tension fixe. On fatigue ses fibres nerveuses pour

donner du crédit aux pixels. C'est une taxe physiologique payée sciemment. Les récepteurs des doigts envoient des décharges fantômes. Le vide est comblé par le fourmillement tactile.

Le ménisque se forme. Pas de tension de surface chaotique, juste une frontière absolue. L'image-signal méprise les approximations de la nature. On préfère cette clarté à la fatigue d'une vraie carafe. Chaque donnée est une promesse tenue.

On repose l'objet. Le choc est une vibration contrôlée, sans écho. La main se desserre. Le vide reprend ses droits dans la paume. On ne cherche plus la solidité, mais la fluidité de l'exécution. L'artifice est notre écologie première. On porte le verre aux lèvres. Prêt à ingérer le vide pour la splendeur du flux.

Le bord du verre touche la lèvre inférieure. Le thalamus traduit l'absence en un froid laminaire. Le muscle de la bouche épouse une courbe invisible. On bascule la tête. Le liquide simulé franchit la bordure de pixels et s'engouffre dans la gorge.

La viscosité visuelle sature les canaux cognitifs. La déglutition s'exécute dans le vide, récompensée par une plénitude neurologique. On avale une donnée débarrassée de la soif. Le plaisir vient de la commande : le monde s'est plié. L'ingestion acte l'obsolescence du matériel. Nous ne sommes pas des victimes, mais des exilés volontaires. L'eau réelle paraîtrait terne et impure.

Le silence est une fréquence de repos. On ferme les paupières. L'image du verre persiste sur la rétine comme une volonté gravée. L'artifice est en nous. Le pacte est irréversible. Le dernier lien avec la vérité est l'effort qu'on déploie pour ne plus en avoir besoin. L'optimisation est complète. La porte vers le dehors vient de se dissoudre dans le code.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Obsolescence du Vrai"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)